

3427

DOCTEUR ÉMILE GROMIER

GRANDS FAUVES

d'Afrique

I

M'SARAGBA, *Rhinocéros du Salamat*

DIAMOUS, *Buffle du Centre Africain*

SIMBA, *Lion du Kénia*

AMIOT. DUMONT

Paris



PIRL. IV REG.
34218
1949 A 1578

M'SARAGBA

Rhinocéros du Salamat

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés
pour tous pays.

Copyright by « Le Livre Contemporain », Paris 1949.
Direction : 23, rue Pasquier, Paris (8^e).

A MON EXCELLENT AMI

L. BLANCOU

Inspecteur des chasses africaines

PRÉFACE

AYANT eu l'occasion d'observer le rhinocéros dans la plupart de ses domaines, j'ai surtout eu la chance de passer quelques mois aux pieds d'un vieux volcan de l'est africain où vivaient une trentaine de ces énormes animaux. Je puis dire que journellement j'en rencontrais quelques-uns, si bien que je connaissais la plupart de ceux fréquentant mon secteur habituel. Je ne les tirais pas, les dérangeais le moins possible, et me bornais à les observer longuement du haut de quelque rocher, dans ce pays de laves chaotiques, où j'étais à l'abri de leurs fréquents accès de mauvaise humeur.

Je n'ai jamais réussi à amadouer ceux que je rencontrais le plus souvent, mais je ne leur en veux pas, et serais désolé de leur disparition complète.

Le rhinocéros est un curieux legs du passé, il présente un intérêt palpitant pour le chasseur, il est aussi une source d'études pour le naturaliste et sa destruction serait indigne des nations civilisées. C'est de mes notes que j'ai tiré ce portrait. J'y fais évoluer « M'saragba » dans un territoire français, plus connu que l'Afrique orientale, et dans lequel son espèce était naguère particulièrement abondante.

CHAPITRE I

LA JEUNESSE DE M'SARAGBA

M'SARAGBA père est doué d'un caractère parfaitement égal : il est toujours de mauvaise humeur... Sa susceptibilité est comparable à de la nitroglycérine, toujours sur le point d'exploser. Sa placidité apparente ne représente en somme que les précautions dont il s'entoure pour transporter sa propre dynamite.

Il est là, formidable, reposant, ses quatre membres repliés sous le ventre, insensible aux allées et venues de trois pique-bœufs, *Buphagus africanus*, couleur tabac, ventre chamoisé, l'iris crammoisi, le bec jaune et rouge du bout qui, agrippés à sa peau rude, avancent comme des pics, par saccades, cherchant ses parasites, ses tiques ou ses larves d'œstres logées dans le derme, qu'ils excellent à extirper en débridant.

Habitué aux bons offices de ces oiseaux, il ne bronche pas sous leurs familiarités, mais si parfois l'un d'eux s'en prend à l'une de ses oreilles en corne d'abondance, frangée de poils sur les bords, il se sent chatouillé et secoue énergiquement celle-ci pour éloigner l'indiscret.

Il somnole béat, confiant en la vigilance de ses petits amis pour l'avertir d'un danger éventuel. En réalité que craindrait-

il ? En cette fin de saison des pluies, il est invisible, enfoui dans l'*Andropogon*, à grosses pailles raides, qui se dessèche et jaunit, entouré d'un rempart d'épineux tels que les terribles *Acacia pennata*, les *Caillea*, les *Combretum spinosum*, lesquels forment des fourrés presque impénétrables.

Et d'ailleurs, le seul ennemi de M'saragba père est l'homme noir, assez mal armé et qui évite de le molester, connaissant sa hargne.

Quand, dans ses pérégrinations routinières au sein du domaine restreint qu'il considère comme son fief, il rencontre quelques-uns de ces Goullas des alentours du lac Iro, la colère le prend et il fonce dans leur direction, les obligeant à fuir ou à se réfugier sur quelque arbre sauveur.

Au sud-ouest de son domaine, il existe même des tribus, les Saras Tiès et Kabas, qui ont de notoriété publique un rhinocéros parmi leurs ancêtres et qui, s'ils avaient le malheur de consommer la chair de cet animal, contracteraient inévitablement la lèpre en guise de châtement... Quant au seul fauve véritablement dangereux de la région, Messire Lion, il ne le craint que pour sa progéniture, et ne manque pas de le charger dès qu'il le sent. Car il faut savoir que M'saragba est père de famille.

A cet instant même, les buphages pique-bœufs, ayant probablement terminé leur corvée d'épouillage, s'élèvent tout à coup et, poussant leurs trilles grasseyants, ont accompli une vingtaine de mètres au-dessus des fourrés pour plonger et s'abattre de nouveau sur un autre rhinocéros, la digne épouse du puissant mâle dont nous venons de faire la connaissance. Elle est là, la queue horizontale, les membres postérieurs écartés, en train d'allaiter son nouveau-né, à peine gros comme un mouton, qui tête déjà avec ardeur le colostrum. Il s'agit de ce premier lait de la mère, destiné à le purger et faciliter l'expulsion de son méconium brunâtre, visqueux et pâteux, bile et sécrétions intestinales, sa première garde-robe.

Au départ des pique-bœufs, M'saragba père s'est levé d'un bond, avec une souplesse étonnante pour cette masse de plus

de 1.500 kilos. Il a reniflé, soufflé, éternué, secoué la tête et, inquiet du départ subit de ses oiseaux parasites, les a suivis immédiatement, retrouvant ainsi sa femelle qui allaitait paisiblement son rejeton. Alors, conscient d'une fausse alerte, il se calme et reprend son repos somnolent, côte à côte avec sa grosse compagne qui héberge à son tour le trio de buphages.

Nous sommes au mois d'août, et soudain une des dernières tornade de la saison fouette nos animaux de sa violence rageuse. Ils la subissent avec résignation, oreilles basses, queues entre les jambes, tandis que le jeunet s'est réfugié contre le gros ventre de sa mère. Après quoi, trempés et ruisse-lants, ils sortent du hallier, maintenant trop humide, pour déambuler parmi les pailles, au grand soleil qui vient de percer et les séchera rapidement.

Madame rhino est en tête. C'est une grande femelle de 1 m. 60 au garrot, dont la longueur totale, du bout du museau à la pointe de la queue est de 3 m. 37, et dont les empreintes en forme de trèfle donnent 22 centimètres dans le sens antéro-postérieur pour 21 centimètres dans la largeur. Elle porte une magnifique paire de cornes pour la région, dont la nasale, la plus longue, a 61 centimètres et l'autre beaucoup plus courte est comprimée latéralement. La première pourrait être comparée à un yatagan, la seconde semblerait plutôt un poignard.

Le mâle, plus massif encore, a une taille au garrot de 1 m. 64. Ses cornes sont notablement plus courtes que celles de sa femelle, la première n'ayant que 47 centimètres, mais elles sont plus épaisses et leur base d'implantation est plus élargie. Il semble y avoir normalement à ce point de vue, entre les deux sexes, les mêmes différences qu'entre les cornes courtes et tronconiques du taureau et celles longues et minces de la vache. Ses empreintes elles-mêmes sont plus importantes, donnant 23 sur 22 centimètres, le talon semi-lunaire fortement imprimé sur le sol.

Maintenant, le couple se dirige pour boire vers une mare déjà en voie d'assèchement dans la vaste plaine herbeuse qui

entoure le lac Iro. Car nos rhinos font en général la navette entre les abords de ce dernier et les Bahr-Lala et Hadid, à l'est. Toutefois, en saison humide, ils étendent au nord leurs pérégrinations le long du Bahr-Salamat, ou bien au sud vers Biro, sur un plateau un peu surélevé.

C'est encore l'âge d'or pour les rhinocéros, en somme peu chassés, les Arabes ayant d'autres occupations plus intéressantes, comme celles de ravager les villages Goullas et Saras de la contrée. Car c'est le règne de Rabah, ou de Rabih comme on dit ici, ou celui de Senoussi, dont les bazinguers mettent à feu et à sang le pays. Le trafic humain est, en effet, l'unique ressource de tous ces sultans sanguinaires, pour qui les populations noires sont des « fertit », des sauvages uniquement bons à se faire razzier. Aussi, pour le moment, laissent-ils une paix relative aux « aboukern », aux rhinocéros, dont les cornes ont peu de valeur, ne s'attachant à l'occasion qu'aux éléphants, pour leur ivoire.

Notre couple de monstres gris a bu longuement des litres et des litres et, prudemment, maman rhino est revenue à sa forêt basse épineuse où elle peut allaiter son petit, tout en lui évitant la fatigue et le grand soleil. Elle va s'y cantonner quelques semaines jusqu'à ce qu'il ait pris assez de force pour l'accompagner désormais dans ses déplacements.

Au crépuscule, le trio retourne à la flaque d'hivernage, sous un ciel gris donnant une impression d'automne, tandis que les « amrayes », les cobs, les « tétels », les bubales, les « katambourous », les waterbucks, s'écartent pour lui livrer passage. A la mare, ils dérangent une famille de phacochères qui se vautre dans la fange et qui s'éloignent au trot, la femelle avec ses marçassins grognons, le mâle fermant la marche, outré de cette intrusion, le groin en l'air, d'où s'échappent de part et d'autre de belles défenses courbes qui lui font comme deux moustaches de matamore. Il disparaît bientôt dans les pailles fauves en tricotant de ses petites jambes, sa queue, longue de 30 centimètres, droite comme un palmier nain. Un observateur trouverait une ressemblance frappante entre ces suidés et les puissants rhinos.

Ces derniers se sont mis de nouveau à absorber des litres de liquide, en aspirant l'eau bruyamment et sans élégance. Au loin, des lions rugissent longuement, la voix plus claire d'une femelle en rut répondant à la basse profonde d'un mâle proclamant son désir.

Nous ne suivrons pas les allées et venues monotones et routinières du trio pendant ces premières semaines d'allaitement du nouveau-né. Celui-ci qui n'a guère que 66 centimètres de haut pour 1 m. 15 de long, est encore une frêle créature que sa mère ménage, ne sortant guère du hallier tutélaire que pour boire et arracher aux épineux la nourriture indispensable. Quant au mâle, il prend plus de libertés la nuit, mais revient fidèlement le jour pour somnoler auprès d'elle. En somme, ce serait une touchante famille si elle n'était constituée de reliquats de monstres du tertiaire et du quaternaire, dont on a trouvé en Afrique, notamment au Maroc, des descendants dans les formes *Coelodonta merki* et *Atelodus simus*. Et en considérant ce couple de rhinos énormes, trapus et lourds, on est obligé de faire un effort pour admettre qu'ils ont la même souche originelle que l'élégant cheval et qu'ils descendent, avant l'*Eohippus*, d'un petit mammifère primitif à quatre pattes et cinq doigts, pour devenir, cinquante millions d'années plus tard, les rhinocéros d'Afrique, de l'Inde et de Sumatra. Mais ce qui est plus curieux, c'est le fait à peu près certain que les rhinocéros primitifs étaient carnivores et ne sont devenus herbivores qu'à la fin du tertiaire et au début du quaternaire, par suite de la dégradation progressive de leur appareil dentaire, en rapport étroit avec une évolution de leur régime alimentaire. Ainsi le genre *R. sansaniensis* par exemple, présentait deux incisives et deux canines bien développées, puis le genre suivant *R. pachygnatus* a perdu ses canines au profit d'un grand développement de ses incisives, et qu'enfin chez *R. etruscus* du quaternaire, ces dernières ont à leur tour disparu.

La saison sèche s'est installée, les immenses plaines inondées en hivernage et qui forment un vaste quadrilatère entre le lac Iro et l'Aoukalé d'une part, Mangueigne et Am-Timane de

l'autre, entre les 9^e et 11^e parallèles, sont asséchées, à l'exception de quelques mares.

Les feux de brousse ont passé, dévorant les graminées et les rhinocéros errent souvent en pleine vue dans des espaces complètement dégarnis, semés çà et là de halliers arbustifs qui ont résisté aux flammes et leur offrent leur seule nourriture de base. Ils trouvent de temps à autre des dépressions peu accusées, largement évasées, sans bords bien définis, toujours verdoyantes sur leur sol imperméable, qui ont recueilli l'eau tombée dans les environs et qui, lorsqu'elles s'assèchent, découvrent des coquilles d'ampullaires tapissant le sol.

Aujourd'hui le trio s'achemine vers l'une d'elles, couverte de verdure malgré la canicule. M'saragba junior suit allègrement sa mère, maintenant qu'il est devenu, à six mois, un solide rejeton de l'espèce, haut de 95 centimètres. Nos rhinos dérangent un troupeau de cobs, *Adenota kob*, d'au moins soixante têtes, composé de femelles et de jeunes impubères, tandis que les mâles, qui faisaient bande à part, s'éloignent dignement. Ces mâles de cobs, porteurs de cornes trapues à la courbure basale accentuée, au-dessous desquelles ils arbovent une paire de lunettes blanches, sur un pelage fauve foncé, sont typiques de la forme que l'on retrouve sur le Bahr-Ketta.

Mais la mare a un autre visiteur, un congénère, un vieux *Rhinoceros bicornis*, un de ces nombreux rhinos noirs qui hantent la région et qui peuvent bien être une vingtaine dans un rayon de quelques kilomètres.

M'saragba père l'a aperçu et prend le trot dans sa direction, suivi de sa femelle, dans une attitude peu engageante. L'autre qui buvait abondamment à une flaque, relève la tête, babines ruisselantes, et d'un demi-tour fait face à ses visiteurs qu'il attend en branlant du chef, oreilles pointées en avant.

On s'aborde en se flairant mutuellement, tout en ronflant et soufflant. Les impressions de part et d'autre ont été favorables, on s'est reconnu comme voisins et tout rentre dans l'ordre.

Le solitaire est un très vieux mâle qui porte de nombreux témoignages de ses combats, lors des compétitions amou-



JEUNE « RHINO » DÉJÀ GRINGIEUX.



JEUNE MALE SOULEVANT LOURDEMENT SON ARRÈRE-TRAIN.

reuses de ses jeunes années. Ses oreilles sont littéralement lacérées de coups de cornes, car les rhinos adultes n'ont plus ni canines, ni incisives pour mordre ; des cicatrices gaufrées d'estafilades raient son corps décharné sur lequel les côtes saillent comme les grilles de bois des cages à poulets. Le pire est qu'il a perdu un œil. Nous l'appellerons donc « le Borgne » pour le distinguer de tous les congénères que notre trio va rencontrer fréquemment, et dont il nous faut dès maintenant présenter les plus voisins et les plus typiques.

Le long du Bahr-Lala vit un énorme mâle « le Butor », une grosse brute de haute taille, 1 m. 72, armé d'une corne de 45 centimètres, puissant comme un rhinocéros de Burchell, mais noir de peau et non pas gris fer comme ceux de son espèce. M'saragba père et lui ne sympathisent guère et échangent parfois de beaux coups de cornes...

Dans les mêmes parages réside un autre très vieux mâle, « le Nabot », qui fait contraste avec le précédent, puisque sa taille n'excède pas 1 m. 47 au garrot et que son poids ne dépasse guère la tonne. Ses cornes sont très usées, presque réduites à des moignons, laissant à penser qu'il est près de la fin de sa vie. Aussi ne sort-il guère des halliers épineux que pour s'abreuver à l'une des mares qui longent la Lala.

« Le Misanthrope » est un autre mâle en pleine maturité, qui hante plus à l'est les parages du Bahr-Hadid et charge souvent les indigènes qui empruntent la piste Archambault-Am-Timane. Il est redouté comme la peste et a plusieurs homicides sur la conscience...

« Don Juan », le plus beau des rhinos mâles de la région, est de formes parfaites et typiques de l'espèce. Haut sur pattes, 1 m. 70, dégagé, il porte une corne à base puissante régulièrement tronconique, légèrement infléchie en arrière et de 52 centimètres de long, tandis que sa corne frontale n'en a que 28. Il porte bien son surnom avantageux, car il paraît aimer le changement et on le voit rarement avec la même compagne.

Bornons-nous à présenter encore « le Spadassin », dont le surnom caractérise bien l'esprit combatif. Sa corne nasale,

longue de 57 centimètres fine du bout comme celle d'une femelle, constitue pour lui un véritable fleuret de duelliste.

Voilà les mâles les plus voisins du trio de nos M'saragbas. Quant aux femelles, il faut également nommer les plus typiques.

« La Furie » est déjà une matrone assez mûre. Elle a mis au monde un certain nombre de rejetons, doués du même mauvais caractère que leur mère. En ce moment, le jeune qui l'accompagne promet de devenir un vrai « aboukern », digne de la famille.

« La Harpie » est également suivie d'un adolescent presque de sa taille et qu'on pourrait prendre pour son époux. Son domaine est la Lala, jusqu'à son confluent avec l'Hadid.

« La Hargne » a donné le jour, à la fin de la dernière saison, à un petit rhinocéros femelle qui trotte déjà auprès de sa mère. Comme son nom l'indique, elle n'est pas douée d'un caractère plus facile que ses compagnes ; mais cela paraît décidément la norme dans l'irascible tribu.

Enfin, « la Mégère » jeune femelle de petite taille, 1 m. 48, est actuellement dans une situation dite intéressante, c'est à-dire qu'elle porte le fruit de ses amours avec le colossal « Butor », ce qui va singulièrement relever la taille de sa progéniture.

M'saragba père et Madame ayant bu à satiété côte à côte avec le Borgne, se mettent à brouter un peu d'herbe fine et nouvelle pour varier leur régime d'épineux et autres délicatesses. A ce moment arrive un petit nuage blanc qui n'est autre qu'une volée de *Bubulcus ibis*, ces jolis hérons garde-bœufs qui, en saison sèche, se répandent dans le pays où ils accompagnent volontiers les grands mammifères pour happer d'un presto coup de bec, porté en avant comme une sagaie, quelque sauterelle ou autre bestiole dérangée par leur passage.

D'un vol lent et souple, le col rentré, une dizaine atterrit dans l'herbe verte en freinant, les ailes en avant et la queue déployée. Les hérons se mettent rapidement à l'ouvrage, précédant à longues enjambées les gros rhinos qui tolèrent

leurs familiarités, comme ils acceptent celles des pique-bœufs buphages, qui leur rendent d'ailleurs, il faut en convenir, plus de services.

Parfois, l'un de ces hérons vient même se poser sur leur échine mouvante pour digérer quelque criquet trop important, ou faire un brin de toilette.

Mais, dans ce pays si tranquille, la faune ne se gêne guère, et voici en plein jour, une forme fauve qui s'avance pour s'abreuver : c'est un lion. M'saragba, Madame et le Borgne viennent de percevoir son odeur forte. Ils dressent subitement la tête, narines frémissantes, oreilles pointées, éternuent, ronflent et trépigent, puis s'avancent au petit trot dans la direction de l'intrus. « Doud » le lion, a compris, et tout en jetant un regard de convoitise sur M'saragba junior qui satisferait bien son appétit, il montre les crocs dans un rictus hargneux, feule, couche les oreilles, donne quelques coups de queue rageurs et prend le large avant que les lourdauds, pratiquement aveugles, l'aient décidément repéré et entrepris une charge toujours désagréable, sinon dangereuse.

Les fauves abondent en ce moment dans ce pays où foisonne le gibier, peu molesté par les indigènes. C'est ainsi qu'aujourd'hui, tandis que M'saragba père déambule pour se dégourdir, M'saragba junior et sa mère errent dans un petit bois clair, de maigre venue, qu'ils affectionnent particulièrement. La grosse maman saisit avec adresse de sa lèvre supérieure préhensile, en forme de bec de tortue, les extrémités des arbustes épineux, les rompt d'un coup sec et les attire à la gueule, où ses molaires râpeuses, munies de crêtes et de saillies, ont vite fait de les réduire en une grossière pulpe alimentaire acceptable à un estomac tolérant. Tout à coup, tandis qu'elle croque littéralement les branchettes épineuses d'un *Combratum spinosum*, aux feuilles opposées et alternes, une magnifique lionne surgit brusquement du buisson où elle était tapie pour la sieste, et en deux bonds souples gagne le taillis le plus voisin où elle s'insinue et disparaît. Maman rhino a reçu l'odeur du fauve dans ses cornets olfactifs comme un coup en pleine figure. Elle secoue la tête, piétine sur place, s'agit,

tourne, dans une fureur indescriptible, puis dressant la queue, fonce tête basse dans la direction de la lionne et, ronflant et soufflant, arrive au fourré qui n'en peut mais, enfonce tout, larde de coups de cornes les arbustes et même une termitière grise qui trônait au milieu. M'saragba junior ne laisse pas d'imiter sa mère, dont il a reçu à bonne école plusieurs leçons de fureur, et lance dans le vide des coups de son museau qui n'est encore armé que d'intumescences cutanées, bases de ses armes futures. Bien entendu, le fauve s'était dérobé et la scène de furie s'est exercée dans le néant.

Mais, Maman rhino est comme ses congénères, elle oublie comme elle respire et manque d'esprit de suite... Quelques instants plus tard, elle est aussi calme que s'il ne s'était rien passé, et après avoir flairé son rejeton et constaté qu'il est intact, reprend son cheminement lent dans le sous-bois clair, ébranchant, de-ci de-là, quelque touffe terminale aux arbustes souffreteux de ce site monotone.

En passant à la hauteur de Koubou-Mérissé, elle hume, soupçonneuse, les relents du village, perçoit les héléments lubriques des petits boucs, le bruit monotone et sourd des pilons qui foulent le grain. Elle passe non loin d'un champ de culture, où de jeunes gardiens indigènes juchés sur de frêles miradors, agitent à l'aide de longues ficelles des morceaux de calebasse qui en s'entre-choquant effraient les oiseaux granivores, parasites de ces plantations : moineaux, tisserins, veuves, bengalis et autres mange-mil, qui fuient évidemment, mais reviendront bientôt...

Cependant, fidèle à ses halliers, reprise par ses instincts routiniers, Maman rhino revient au nord à la hauteur de Kio dans les bois épineux familiers, où elle allaitera longuement son fils d'un lait bleuâtre, comparable à celui de l'ânesse.

La Harpie est amoureuse. Elle supporte mal maintenant à ses côtés son grand fils, qui pourrait en imposer comme son époux, mais qui est encore impubère et dont le cerveau obtus — caractéristique de la famille — se développe lentement, au point qu'il imite sa mère en tout et pour tout et ne saurait même faire un pas sans elle. Cependant la nature

domine en ce moment l'instinct maternel et l'appel du mâle se fait impérieux.

Alors, la Harpie jalonne ses parcours de l'odeur particulière qu'elle réserve pour aguicher les amoureux... Fréquemment elle présente son gros arrière-train à quelque buisson, lève la queue et le vaporise d'un jet puissant d'urine, imprégné d'odeurs d'origine sexuelle. Et comme par hasard, c'est Don Juan qui, un beau jour, vient flairer les émanations excitantes. Comme il ne manque aucune occasion de manifester sa valeur auprès du beau sexe, il suit sans hésitation la piste soigneusement jalonnée, et arrive bientôt auprès de la femelle. Il y a naturellement échange de souffles, d'éternûments et de grognements, avec quelques frottements de museaux, car il faut bien faire connaissance et observer les rites ancestraux de l'espèce.

Mais il y a un gêneur : l'héritier déjà grandelet de l'amoureuse. Don Juan, sans pitié, essaie de le chasser en le menaçant de sa corne première, la plus belle du district et argument péremptoire. C'est la loi de la jungle, les jeunes doivent tôt ou tard vivre leur propre vie et quitter leurs parents. Pourtant le jeune rhino ne l'entend pas de cette oreille, comme on dit, et veut rester auprès de sa mère, jusqu'à ce jour son guide et son soutien. Il entre alors à son tour dans une fureur extrême et, poussant des cris de porc qu'on égorge, fonce sur le bellâtre en essayant de le larder de ses cornes déjà dangereuses puisque la première a 26 centimètres et l'autre 10 centimètres. Avec un acharnement incroyable, peut-être une heure durant, tantôt il fuit sous la douleur d'un coup trop violent, tantôt revient à la charge avec une rage accrue.

Mais le duel est par trop inégal et, lardé de coups, ayant reçu dans la cuisse une blessure profonde, il se décide à fuir. Désormais, il va en être réduit à vivre seul et à prendre des décisions pour lesquelles son petit cerveau est mal entraîné.

Il était dit que la conquête de la Harpie ne serait pas aussi facile que le fat Don Juan l'escomptait. L'amoureux exprime sa flamme en vire-voltant autour d'elle qui, bien que dans la phase folliculaire, et en pleine chaleur sexuelle, n'est pas

cependant parfaitement au point. De sa lèvre supérieure extensible il palpe la face de l'objet de sa flamme, peut-être en guise de baiser, il la bouscule même, tout en imprégnant ses narines de ses odeurs cestrifiques. Mais tandis que, sans conviction, la femelle fait des façons et esquisse des coups de cornes dans le vide, un galop furieux accompagné de cornage est perçu par nos amoureux qui font aussitôt front, têtes hautes, oreilles pointées. Le holid est un énorme rhinocéros mâle, M'saragba père lui-même, qui en veine d'aventure, et ayant reçu dans ses cornets olfactifs les odeurs particulières du couple, tandis qu'il suivait avec intérêt la piste odorante de la Harpie, arrive jaloux et furieux.

Don Juan est un spécialiste de ces attaques, il en a vu bien d'autres. Creusant la terre de ses membres antérieurs, trépiquant, rasant le sol de sa corne première, puis rejetant brusquement la tête en arrière dans un geste de défi, il attend l'offensive de son rival qui vient de freiner des quatre pieds, vu l'attitude décidée du bellâtre.

Les deux énormes bêtes s'affrontent, têtes basses, queues dressées, et heurtent leurs cornes, puis essayent de se dégager pour se porter quelque pointe d'estoc latérale. Toute la tactique instinctive des combattants consiste à éviter de prêter le flanc à l'adversaire et à maintenir un contact suffisamment étroit afin que les longs yatagans manquent de champ pour utiliser leurs pointes infléchies en arrière. Toutes ces évolutions rageuses sont opérées au milieu d'un nuage de poussière blanche par les gros pieds creusant le sol dans des efforts prodigieux, accompagnées de grognements, de soufflés et de cornages.

Le duel dure ainsi longtemps, sans que les positions soient sensiblement modifiées, et cela devient d'une monotonie absolue, jusqu'au moment fatal où le plus dynamique des adversaires, car ce mot décrié exprime bien la surabondance d'une vigueur, domine son antagoniste par sa masse, sa volonté et son endurance.

En l'occurrence, c'est M'saragba père qui va baisser pavillon. Il a déjà reçu plusieurs atteintes de la longue corne nasale

de Don Juan, qui lui a notamment lacéré à deux reprises l'oreille gauche. Comme il a buté et est tombé à genoux, il vient d'offrir l'occasion à son vainqueur de lui porter un coup de pointe à l'épaule et cela règle la situation. Il se remet d'ailleurs instantanément sur pieds, puis reculant, fait demi-tour et prend le galop pour fuir, poursuivi par Don Juan qui le rejoint et le soulève de terre par l'arrière-train, en lui implantant son yatagan dans la cuisse, à deux doigts de l'artère fémorale. Le malheureux, criant comme un porc, s'éloigne aussi vite que le lui permet sa jambe endolorie, abandonné enfin par son adversaire qui revient sur ses pas en soufflant et ronflant.

Alors, M'saragba père retourne clopin-clopant à sa forêt épineuse de Kio, où il va passer les heures chaudes, pour se rendre probablement ensuite dans les boues marécageuses du Lac Iro qui calmeront ses douleurs.

Mais aujourd'hui il joue de malheur, le chef Goulla de Bembé, sur le Bahr-Hadid, a entrepris une expédition de chasse avec quelques hommes du village. Tout à coup ses noirs distinguent sur le sol des gouttelettes de sang et l'empreinte traînante du membre blessé du rhinocéros. Alors, ils prennent sa piste et le retrouvent couché sur le ventre, les membres repliés sous lui, somnolent au pied d'un arbuste épineux. On le prendrait positivement pour l'une de ces termitières grises qui parsèment la région, si l'on ne voyait parfois s'agiter les pavillons ovalaires de ses oreilles, sous la piqure de quelque tsé-tsé ou d'un taon.

Bembé et ses Goullas rampent adroitement, favorisés par le vent et par l'absence des sentinelles vigilantes, les pique-bœufs. Arrivés à bonne portée, ils adressent aux flancs du rhino toute une volée de ces puissantes sagaies de la région. L'une d'elles pénètre dans la cuisse gauche déjà lésée, l'autre dans l'abdomen, une autre encore perce le poumon entre deux côtes, bref l'animal est littéralement transpercé.

Il s'est levé d'un bond, malgré ces atteintes, et fonce dans le vide avec une rage concentrée, mais il reçoit encore les sagaies d'adversaires invisibles et bientôt, expulsant par

les naseaux deux geysers de sang spumeux et écarlate, il tombe et expire. Telle est la triste fin de M'saragba le père.

Quant à M'saragba junior, son fils, il n'est pas très loin en ce moment ; côte à côte avec sa mère, il repose sur le ventre pendant la canicule, inconscient comme elle du drame qui vient de se produire et qui d'ailleurs les laisserait l'un et l'autre parfaitement indifférents.

La nature ne fait pas de sentiment et depuis plusieurs semaines les liens de famille ont été normalement rompus, le mâle étant allé chercher ailleurs une femelle en veine d'accouplement, ce qui ne lui a du reste pas réussi, comme on vient de le voir.

Don Juan triomphant a rejoint la Harpie qui dégustait avec appétit quelques délicatesses bardées d'épines, et n'accuse nullement l'attitude d'une pauvre maman qui vient de perdre son fils. Le souffle un peu haletant de ses efforts, il reste là quelques instants, queue levée, tête haute, lèvre supérieure en bec de perroquet, ou de tortue, tendue en avant et découvrant ses maxillaires vides de canines et d'incisives. Puis, il aborde l'élue pour reprendre ses déclarations d'amour, qui consistent poétiquement à flairer ses organes en grognant gentiment en sourdine, à palper de sa lèvre préhensile le museau rude et plissé, à frotter son cuir rêche contre l'autre cuir non moins rêche, à donner dans les flancs quelques bourrades avec la base de sa corne nasale, bref, à employer tous les arguments propres à émouvoir une femelle de rhinocéros. Et il y réussit ! Il la chevauche... et la rencontre d'une seule des innombrables cellules flagellées s'unissant à un ovule de la femelle donnera quelques mois plus tard un nouveau rhinocéros.

CHAPITRE II

M'SARAGBA A UN AN

M'saragba junior a maintenant 12 mois, il tétera encore de temps à autre, tant que sa mère aura du lait, c'est-à-dire pendant trois à quatre mois. Entre temps, il cueille déjà les extrémités des arbustes à sa portée. Ses cornes commencent à percer, apparaissant comme de petites tiges droites, rondes et lisses au milieu d'un tissu cutané strié, rêche, qui entoure leur base comme une gangue, et montre parfaitement sa structure de poils agglutinés. Cette sorte de gangue, qui chausse les cornes pendant plusieurs années, disparaîtra à la longue pour ne laisser que des cornes homogènes, d'un tissu dense et compact, qui lorsqu'elles sont polies, peuvent donner des objets couleur de jade, d'onyx ou de topaze, ravissants.

Ce matin au soleil levant, maman rhino et son fils ont reçu leur petit contingent de pique-bœufs, et ils errent paisiblement en direction de nord-est. Ils laissent Kio sur leur droite, passent non loin de Tor-Djoguil entouré de son rempart d'épineux et ombragé par de beaux arbres, notamment les *Ficus rokko*, dont les racines adventives, atteintes d'un géotropisme effréné, pendent en masse de leurs branches horizontales, formant ainsi un ensemble extrêmement curieux et décofatif.

Ils traversent maintenant une vaste plaine en direction du Salamat, où se présentent parfois de beaux bouquets d'arbres, *Trichilia* au tronc d'un joli rose clair, nombreuses combrétacées, dont les magnifiques *Terminalia*, ramifiés très haut et formant une couronne aplatie, ainsi que des légumineuses mimosées développées parfois en ombelle.

Près d'un groupe de ces arbres élégants, une petite famille de girafes du centre africain, *Giraffa camelopardalis peralta*, tachetées de fauve sur un fond très clair, broutent les extrémités des branches, le mâle reconnaissable à sa taille dépassant notablement 5 mètres, à sa puissante structure, à sa large encolure, à ses trois cornes dont la frontale très apparente, enfin à son pelage plus sombre sur l'échine que chez ses deux femelles, plus fines, et l'une et l'autre accompagnées d'un girafon pelucheux et dégingandé. Les Arabes n'ont pas encore détruit cette famille.

Nos rhinos passent à proximité des géantes sans qu'il y ait le moindre signe d'émotion de part et d'autre ; ces animaux se rencontrent en effet fréquemment dans la brousse et sont accoutumés à leurs odeurs particulières. Cependant, les girafes qui les observent, leurs oreilles pointées en avant, ne permettraient aucune approche de la part de gaillards qui ne jouissent pas d'une excellente réputation.

Plus loin, M'saragba et sa mère vont boire à une grande mare qui subsiste dans le lit du Salamat, tandis qu'une dizaine d'hippopotames dorment de l'autre côté sur la grève.

La tsé-tsé a disparu depuis Tor-Djoguil et les pasteurs peuplent le pays. Précisément nos deux rhinos viennent de parvenir à proximité d'un campement d'Arabes Salamat, et ils perçoivent bientôt les bruits et les odeurs d'un grand troupeau de bœufs à bosse, de chèvres, de brebis et de chevaux, tout cela beuglant, bêlant, hennissant. Intimidés, ils font demi-tour et le soir se trouvent dans les parages du lac Iro, où le soleil à son déclin éclaire au loin de tons rosés les palmiers doums décoratifs, *Hyphaene*, ainsi qu'un peuplement de rôniers, *Borassus*, aux feuilles d'apparence métallique. Ils vont passer la nuit à se nourrir auprès du lac, et au petit

matin déambulent lourdement sur un plateau ferrugineux parsemé de Légumineuses césalpiniées, notamment des *Daniella*, dont ils consomment volontiers les feuilles alternes et les gousses, sorte de fruit sec à une seule loge.

De grands cynocéphales olivâtres, *Papio nigeriae*, ne manquent pas de les accabler d'injures dans leur langue grossière, caverneuse et syncopée.

Des aigrettes passent virginales en direction du lac, cous rentrés, pattes allongées. De grands vols de grues couronnées progressent dans le ciel, en poussant leurs « con-âh » obsédants, comme on actionne l'avertisseur d'une pompe automobile, et nos rhinos flairent parfois des sentes d'hippopotames, déjà rentrés du gagnage dans leur refuge liquide.

Subitement, vers huit heures, des clameurs épouvantables leur parviennent du village de Tor-Djoguil, à proximité : hurlements d'hommes torturés, cris aigus des femmes et des enfants affolés, coups de feu, crépitations d'incendie. Bientôt une énorme colonne de fumée noire envahit la brousse, poussée vers M'saragba et sa mère par un vent violent, et à la faveur de laquelle fuient quelques rescapés du massacre, Goullas aux mollets maigres, femmes nues, portant dans leurs lèvres de petits soundous, ainsi que des baguettes horizontales dans les oreilles. Tous ces pauvres gens s'efforcent de gagner la brousse arbustive et épineuse pour s'y cacher.

C'est l'Aguib des Salamat qui est en train de razzier le village, comme il va ravager par la même occasion celui de Kio, dont il ne restera rien. Les habitants sont tués, torturés, pillés ou emmenés en esclavage.

Nos rhinos éberlués de tout ce bruit, apeurés surtout par la fumée qui leur rappelle les feux de brousse, prennent le trot et s'éloignent sans avoir l'idée de molester les pauvres bougres qui demandent asile à leur domaine. Enfin entre Koulou-Mérissé et Kouré, ils retrouvent le calme et reprennent leur vie monotone.

Par une belle matinée, ils se trouvent à proximité du grand lac et M'saragba junior, juché sur le dos d'âne d'une termitière fossile, y déguste des branchettes d'un tamarinier feuillu. S'il

était observateur et aussi, il faut bien le dire, s'il n'était pas myope, il pourrait embrasser de ce point le lac dans son ensemble. Celui-ci lui apparaîtrait couronné d'un diadème blanc de vapeurs, qui vont disparaître dès que le soleil montera sur l'horizon. Parfois, le soir, il retrouverait ces brumes avant la tombée de la nuit. Du sommet de sa termitière grise, il apercevrait aussi dans le lointain, vers le nord-ouest, les mamelons granitiques du Karou et ceux de Bagolo, au sud-ouest.

Plus loin, nos rhinos perçoivent de puissantes odeurs de buffles et de fauves mêlées. Ils s'avancent intrigués, en soufflant : c'est un couple de lions qui dévore une bufflesse, et tout le drame est inscrit sur le terrain. A la vue des rhinos, qui ont pris le trot, les fauves feulent et montrent les crocs en couchant les oreilles, puis intimidés tout de même, s'éloignent en grondant, les queues agitées de mouvements saccadés. Ils se repaissaient en effet avec appétit du bas-ventre de cette femelle, qui est là, couchée sur le dos, les cuisses écartées, les intestins en l'air, les jambes pliées contre le poitrail, l'encolure tordue, la gorge largement entaillée, les dents serrées, les yeux exorbités par une terreur folle, dans une attitude de course effrénée. M'saragba et sa mère forcent l'allure, cornes basses, et en l'absence des fauves qui ont abandonné la place, ne trouvent que le cadavre qu'ils bousculent et lardent de coups de cornes, après quoi, toujours reniflant et soufflant, ils s'éloignent au trot, têtes hautes et queues dressées, satisfaits d'avoir pu extérioriser leur hargne contre les carnassiers.

Les années passent et M'saragba est maintenant un beau mâle presque aussi haut que sa mère, mais avec des cornes encore modestes et hautement chaussées. L'un et l'autre ont vu détruire successivement presque tous les villages indigènes qu'ils connaissaient, dans le périmètre de leurs pérégrinations routinières, et qui s'efforcent après chaque razzia de se reconstituer à l'aide des rescapés.

Aujourd'hui, comme ils déambulent en croquant du mimosa entre Tor-Moural, entouré de son rempart d'épines, et le lac, une nouvelle scène d'attaque et de pillage leur parvient par les

cris, la fusillade et la fumée des incendies. Les voilà de nouveau inquiets et quand ils entendent au nord, dans leur dos, les coups de feu des Arabes à la poursuite des fuyards, ils prennent le galop en direction du sud, décidés, semble-t-il, à fuir une région aussi constamment bouleversée.

Au pas maintenant, détendus, mais butés dans leur impulsion d'émigrer au sud, ils arrivent bientôt au Salamat, large ici de quelque 200 mètres, mais à sec, et ne présentant en cette saison qu'un chapelet de mares qui ne communiquent même pas entre elles.

Vers la droite, les mamelons rocheux granitiques de Bagolo dominant le site et, sur le sol, des débris de poteries attestent qu'il s'agit des vestiges d'un village récemment anéanti. Nos rhinos croquent quelques branchettes aux arbustes des rives, *Acacia*, *Balanites*, *Capparis*, *Sesbania*, *Mimosa*, puis, ne trouvant pas ici les refuges et le genre de contrée qui leur convient, continuent leur exode au sud à travers une plaine unie, sans un buisson, immense « firki » au sol crevassé, rempli de fondrières. Enfin, voilà un terrain plus sûr et ils atteignent le pied d'un vaste plateau, le pays des Saras N'gakés, jalonné par les villages de Biro, Mata, Gouroukoro et Mangadéleb, qui viennent d'être raziés récemment par Adem, fils de Senoussi, lequel a opéré avec une cruauté et une sauvagerie qui sont un véritable défi à l'œuvre civilisatrice que les Français tentent d'accomplir en ce moment en Afrique Centrale. A Biro notamment, 48 hommes ont été brûlés sur des tas de paille, 55 ont été tués à coups de fusil, leur chef Mando lui-même, attaché à un poteau, a été brûlé vif.

Ces pauvres villages se reconstituent tout de même et nos rhinos rencontrent parfois dans la brousse des hommes de belle taille, portant leurs organes mâles en arrière, protégés par un court tablier de peau, tandis que les femmes exhibent leurs lèvres distendues par ces plateaux grotesques et inhumains que l'on nomme des « soundous ».

Au large des villages qu'ils évitent, nos rhinos circulent sur le plateau, couvert souvent de beaux arbres, notamment de *Parkia* décoratifs, d'où pendent en cette saison de gros

pompons rouges. Par une pente insensible, ils descendent dans un nouveau « firki », mettant en fuite un joli troupeau de girafes qui s'éloignent, queues relevées de côté, leurs grands cous battant le métronome d'avant en arrière. M'saragba et sa mère arrivent ainsi à la Mindjia M'bangha et vont s'abreuver longuement à une vaste mare.

Tandis que, leurs lèvres tendues en avant, ils aspirent bruyamment le liquide, des bruits leur parviennent de la plaine, et bientôt des odeurs variées chatouillent désagréablement leurs narines. C'est toute une petite caravane de marchands Ouled-Rachid venant acheter du mil à ces gens ruinés, en échange de fers de lance pour la chasse, de bandes d'étoffe, de verroteries pour la parure et autres colifichets, le tout transporté par quelques ânes et des bœufs.

M'saragba et sa mère ont incontinent opéré un demi-tour, oreilles pointées, puis mettant queues en l'air, comme il convient, foncent en cornant sur les arrivants dans un galop furieux, au milieu d'un nuage de poussière. Les Arabes, déconcertés par cette attaque imprévue, se saisissent de leurs lances pour se défendre, d'autres désarmés fuient au hasard, tandis que les bœufs et les baudets affolés galopent de-ci, de-là et ruent, empêtrés par les ballots qui brimballent et dont ils voudraient se libérer.

Maman rhino empale littéralement l'un deux de sa longue corne première, le soulevant et le transperçant de part en part, tandis que son rejeton met en pièces un des ballots, puis les deux irascibles pachydermes continuent leur course au nord pendant un bon kilomètre pour s'arrêter anhéants, têtes hautes, narines ouvertes, leurs abdomens pansus tour à tour creusés puis dilatés par le jeu puissant du diaphragme, qui supplée au manque de souplesse de leurs poumons bridés par l'adhérence des plèvres accolées, comme chez l'éléphant ou l'hippopotame.

Voilà nos deux rhinos dans les territoires des Saras M'Bangas. Ils passent au large de leurs villages, Gania, Ogno, Kourouma, Biô, Ganga, Taba, en suivant le cours de la rivière Mindjia. Ces agglomérations ont été également ravagées

dernièrement par Adem, fils de Senoussi, et leur grand chef, ce vieil alcoolique de Ko, a échappé de peu aux assassins. Mais ce pays ne fait pas encore l'affaire de nos deux voyageurs, et, dans une nuit claire, ils s'engagent plus au nord vers un nouveau « firki » qui sépare les Saras des Gouffés, ce peuple semi-aquatique d'origine Goulla qui a subi, lui aussi, le saccage des bazinguers de Senoussi.

Comme c'est le début de la saison des pluies, une végétation herbeuse d'un vert cru, composée surtout de *Crinum* et d'*Andropogon*, recouvre maintenant une contrée plate qui se transforme en marécage et dans laquelle M'saragba comme sa mère pataugent sans plaisir, marchant cinq minutes dans l'eau, deux minutes sur la terre ferme ou bien s'enlisant jusqu'au ventre.

Ces marais, qui paraissent être des diverticules du lac Iro, les obligent à remonter au nord pour chercher un sol plus solide et une végétation pouvant calmer leur appétit. Les herbages pourraient peut-être convenir à des amateurs de graminées comme leurs cousins les rhinocéros blancs *simus*, mais pas à deux *Rhinoceros bicornis* affamés de branchages.

Près de Mali, village presque anéanti il n'y a pas huit jours par l'Alifat de Korbol, ils retrouvent enfin une brousse bien boisée, où ils peuvent apaiser leur fringale. Ils errent parfois dans un dédale de rochers entassés par blocs, où se dressent de gigantesques monolithes taillés verticalement, dans les interstices desquels poussent de gros *Ficus* qui varient leur menu habituel d'acacias divers. Ces derniers assez rapprochés ici donnent l'illusion d'une forêt, mais c'est la limite extrême sud où l'on puisse rencontrer de tels groupements.

Nos rhinos ne séjourneront pas longtemps dans cette région où ils sont réduits à une alimentation trop peu variée, et ils vont reprendre leur marche en direction de leur cher lac Iro qui, là-bas à l'est, offrira aux infortunés le vivre et le couvert. D'ailleurs la brousse est envahie de fuyards, tant des villages de Mali que de Gouffé ou de Moufa, mis à sac par l'Alifat de Korbol; aussi nos rhinos inquiétés s'engagent dans une grande plaine où ils pataugent de nouveau et où paissent

d'innombrables antilopes. Ça et là, quelques hautes termitières fossiles, boisées, offrent asile à de grands arbres : tamariniers aux rameaux enchevêtrés de longues guirlandes de *Cissus quadrangularis* qui leur donnent un aspect étrange, *Ampelocissus* à feuilles cordées à 3 ou 5 lobes, rappelant la vigne d'Europe bien que fort différents au point de vue botanique.

Par une pente insensible, M'saragba et sa mère atteignent un plateau enfin sec, à végétation très épaisse, où la roche ferrugineuse affleure par endroits. Les voici non loin du lac Iro, dans un pays analogue à leur pays de Kio, où ils trouvent les essences végétales qui constituaient leur régime avant le grand voyage circulaire que les circonstances leur ont fait entreprendre, et où les espèces du nord, *Balanites*, *Acacia*, *Caillea*, etc., se mêlent aux espèces du sud.

Nos rhinos vont regagner peu à peu leur région préférée des environs de Kio où ils reprendront leurs routines, errant parallèlement au lac, sauf quelques incursions vers la Lala et l'Hadid.

Les pérégrinations de M'saragba et de sa mère nous ont confirmé les expéditions de pillage et de chasse à l'homme auxquelles viennent de se livrer Rabah, Senoussi, et autres tyrans de moindre envergure. Mais les Français vont bientôt mettre le holà à ces massacres répétés. Notre occupation du pays, notamment du Dar-Sila et du Ouadaï, la disparition de Rabah frappé à mort en 1901 à Koussri, celle de Senoussi et de son fils Adem, puis de l'Aguid des Salamats écrasé en 1905 à Djingebao, mettent fin à l'une des plus grandes entreprises de brigandage et d'esclavage que l'Afrique Centrale ait connues.

Il faut rendre hommage au prodigieux effort qu'a exigé cette œuvre immense, et s'incliner très bas devant les soldats, les missionnaires et les savants qui ont donné leur vie pour la plus grande France. Notre pays peut se rendre cet éclatant témoignage, qu'en aucun temps et en aucun endroit du monde, il n'a détruit aucune race. Partout où a flotté notre drapeau, les populations indigènes se sont multipliées, nous avons



FEMELLE COLORÉE EN BLANC PAR DU KAOLIN.



M'SARAGBA A CONSCIENCEUSEMENT DISPERSÉ LES PRODUITS ULTIMES DE SA DIGESTION...

supprimé les razzias, l'esclavage, les guerres de tribu à tribu, rappelé à la vie d'immenses espaces désertiques et fait reculer la maladie, bref, la politique coloniale de la France a bien été l'honneur de la III^e République.

La fin des massacres humains, le calme rendu aux populations qui vont pouvoir se reconstituer lentement, sonneront malheureusement le glas de la faune.

Rabah a pourtant rendu 3.415 fusils Gras ou à piston, et Senoussi pour sa part 1.700, mais il en reste beaucoup dans le pays et la contrebande continue à en fournir. L'Administration elle-même ne récompense-t-elle pas ses vieux serviteurs en leur distribuant fusils Gras et cartouches ! C'est sur les animaux sauvages que vont s'exercer désormais les instincts guerriers des populations privées de l'exutoire de la chasse à l'homme. Les Arabes vont chercher maintenant des sources de profit en intensifiant la chasse à l'éléphant qui leur donne l'ivoire et celle de la girafe qui leur fournit l'une des plus souples et des plus solides parmi les peaux d'animaux sauvages. Quant au rhinocéros, il ne sera qu'un appoint pendant quelques années, car ses cornes n'ont pas encore grande valeur et on ne le chasse guère qu'à l'occasion. Cependant ses rangs vont s'éclaircir et maman M'saragba elle-même va être une des premières victimes. Toutefois elle ne sera pas tuée par des indigènes et ce sont deux officiers d'une patrouille qui vont la mettre à mal.

En tournée dans le village de Koubou-Mérissé en voie de reconstitution, ces deux jeunes militaires, ne rêvant que plaies et bosses, souhaitent vivement pouvoir occire quelque représentant de la grande faune qu'ils n'ont guère eu l'occasion jusqu'à ce jour de poursuivre, à part quelques gazelles ou antilopes, ayant d'autres soucis plus impérieux. Le chef de village leur procure un pisteur, et les premières empreintes sur lesquelles ils tombent sont celles de M'saragba et de sa mère.

Après une bonne heure de marche, sous un soleil écrasant, mis au supplice par les mellipones qui obscurcissent leurs yeux, le Goulla se baisse, examine la piste, et leur déclare en

chuchotant que les animaux ne sont pas loin. Nos deux chasseurs, qui n'ont pas encore tiré la grosse bête et savent que le rhino est un animal dangereux, commencent à n'en pas mener large, malgré leur cran habituel et, retenant leur souffle, suivent le pisteur pas à pas, le doigt sur la gâchette de leurs Leblers. Nos rhinos sans méfiance croquent quelques branchettes terminales aux arbustes d'un petit bois clair, au milieu d'une étendue d'herbes courtes et denses. Les tsé-tsés, les taons, les abeilles bourdonnent, les grillons crissent, un gonolek joue du haut-bois dans le hallier voisin, les mellipones assaillent les yeux de nos pachydermes, tandis que les pique-bœufs courent le long de leurs échines mouvantes, fort affairés au nettoyage des peaux grises. M'saragba, qui est maintenant grand et vigoureux, exhume, à l'aide d'un antérieur et après quelques coups de sa corne nasale, un rhizome que son flair lui a décelé, le saisit du grand bec préhensile dont l'a doté la nature et, après l'avoir dépouillé de la terre adhérente en le frappant sur le sol, le croque et l'engloutit en quelques coups de molaires.

Nos deux européens sont acheminés avec habileté par le pisteur jusqu'à une trentaine de mètres des monstres dont les croupes grises peuvent se confondre avec les nombreuses termitières petites ou grandes, faites d'une argile claire, qui constellent le terrain. Couverts de sueur, le cœur battant la chamade, se défendant comme ils peuvent contre ces « sacrés mouchérons », comme ils disent, ils s'efforcent de distinguer les bêtes. Leurs yeux exorbités finissent par apercevoir leurs objectifs dans ce sous-bois ombragé du seul feuillage gracile des mimosées.

Le pisteur, considérant son travail terminé, s'efface en rampant, laissant le champ libre aux jeunes hommes qui aimeraient peut-être mieux être ailleurs en cet instant... Ils se demandent maintenant sur lequel des deux animaux il faut tirer. L'un est énorme et possède une corne fine et longue ; l'autre un peu moins grand, présente une corne déjà respectable pouvant constituer un trophée honorable. L'un des officiers chuchote à son voisin :

— Le gros doit être le mâle !

— Non, réplique l'autre, tu sais bien qu'on dit la femelle toujours plus grosse. Fiche-lui ton pruneau au défaut de l'épaule, moi j'envoie une pilule à l'autre.

Cependant, le chuchotement discret mais intempestif a peut-être été saisi par les larges pavillons ovalaires de nos rhinos, à moins que des émanations ne leur soient parvenues, ce qui est plus probable. Toujours est-il que soudain les pique-bœufs s'élèvent en crissant, tandis que les deux monstres opérant un tête à queue, secouent la tête, oreilles braquées en avant, piétinent sur place, éternuent, puis orientés prennent le galop en ronflant, têtes basses, cornes au ras du sol.

Les deux jeunes gens, impressionnés et pris au dépourvu par cette charge soudaine, lâchent leur coup de fusil sur le premier arrivant qui est la puissante femelle, M'saragba junior se bornant comme toujours à lui emboîter le pas. Elle reçoit de biais les deux balles de maillechort, l'une et l'autre traversant les poumons pour aller s'écraser contre une côte. Le cœur placé très bas, comme le moteur sur un tank surbaissé, a été manqué par un tir trop haut. Cela n'arrête d'ailleurs pas les deux énormes bêtes qui continuent sur l'odeur leur galop puissant et souple, manquant de peu les deux officiers dont l'un s'est vivement garé à droite et l'autre à gauche.

Cette charge sera pour eux une impression intéressante, mais dont ils ne goûteront tout le charme que lorsqu'elle leur restera plus tard à l'état de souvenir.

Quant aux rhinos, leur flair les a bien orientés dans la bonne direction, mais non à l'endroit précis où se tenaient leurs ennemis, et ne percevant plus rien maintenant pour les guider, ils continuent droit devant eux à toute allure, queues dressées.

Nos rhinos galopent, galopent, et leurs empreintes piquées, la terre soulevée par leurs larges pieds et chassée derrière chacune d'elles, indiquent au pisteur que leur allure ne s'est pas ralentie. Toutefois, il est aisé de voir que l'un d'eux est blessé gravement au poumon, car la piste est jalonnée d'une pluie de sang spumeux et rutilant.

Soudain le pisteur fait signe de s'arrêter : les deux animaux sont là, à peu de distance ; la grosse femelle est sur ses fins, la gueule ouverte, respirant péniblement. Ses flancs se creusent, et de ses nasaux largement dilatés d'où s'échappent deux geysers de sang, sort un souffle sonore et précipité, signe d'une grave atteinte aux poumons.

Les deux officiers font feu à nouveau sur la bête, l'atteignant au ventre et au thorax, sans amener sa chute. Enfin deux nouvelles balles lui sont adressées et elle s'effondre.

M'saragba, ne comprenant rien à l'immobilité de sa mère, et mis en fureur par les coups de feu, fonce çà et là, éternuant avec pétulance, se livrant à une véritable fantasia, truculent et stupide, jusqu'au moment où les deux chasseurs lui envoient chacun une balle, dont l'une lui rase l'échine et l'autre lui fait un séton dans les muscles de la cuisse gauche. Alors, notre jeune rhino tourne sauvagement en rond, en tire-bouchonnant la queue, puis pris d'une panique soudaine, part à fond de train, salué par deux nouveaux projectiles qui l'encadrent.

Les jeunes hommes, revenus de leurs émotions, un peu vives pour une première chasse aux fauves, subissent alors une détente nerveuse, et riant à pleine gorge, s'approchent de leur victime qui git là, couchée sur le ventre dans la position du sommeil. Ils palpent sa belle corne nasale de 61 centimètres, fine et ronde dans le tiers supérieur et légèrement infléchie en arrière, tandis que la frontale au-dessus des yeux est droite et courte. Ils s'assoient sur son gros ventre élastique et encore chaud, après avoir allumé une cigarette pleine de saveur.

En tournant autour du cadavre, ils découvrent, comme chez les antilopes tuées pendant la colonne, qu'il est couvert de tiques que les pique-bœufs n'ont pas toutes extirpées, notamment autour de la queue, sous les cuisses, autour des oreilles et dans certains plis de la peau. Sa queue, ridicule pour sa taille, les divertit ; ils la comparent à la queue de ces phacochères dont ils ont récemment occis quelques exemplaires.

L'un des officiers, qui a fait naguère un stage au Muséum

de Paris et s'intéresse beaucoup aux animaux, non seulement comme chasseur mais en naturaliste, constate que cette queue qui n'a que 65 centimètres de long présente deux touffes pectiniformes, faites de poils bruns arqués et insérés comme chez l'éléphant de part et d'autre de l'axe vertébral.

Comme il a d'autre part quelques notions sur les ancêtres des rhinocéros, il explique à son camarade, moins instruit mais à l'esprit éveillé, que, parmi ces ascendants, il en était qui n'avaient guère que la taille d'une marmotte, dont l'hyrax actuel est un survivant, et d'autres qui, comme le fameux *Baluchitherium*, dépassaient 5 mètres au garrot. — que, dans l'ascendance du pachyderme qu'ils ont sous les yeux, il s'est rencontré des formes comme l'*Arsinotherium*, ou *Titanotherium* portant deux cornes nasales parallèles, et que si l'on veut remonter plus haut, à l'éocène moyen, on trouve des formes telles que le *Dinoceros mirabile*, qui portaient sur le crâne six étonnantes protubérances. Il dit alors à son camarade étonné, que les derniers rhinocéros ayant précédé les rhinos actuels, à l'âge de la pierre, leur ressemblaient déjà comme des frères, à cette seule différence près que, vivant à une époque froide, ils étaient, ainsi que les mamouths, couverts d'une épaisse toison et que l'on en a retrouvé des spécimens relativement bien conservés, surtout dans les glaces de la Léna, en Sibérie, au point que les chiens en pouvaient consommer la chair. C'était en particulier *Coelodonta lichorhinus*, aux narines séparées par une cloison osseuse, alors que chez le rhinocéros actuel, *Rhinoceros bicornis*, cette cloison est simplement cartilagineuse. Ce fait laisse à penser que les cornes du premier étaient plus développées et plus lourdes et nécessitaient une base plus solidement étayée.

Enfin, notre militaire naturaliste conclut, disant qu'à côté de ce rhinocéros à narines cloisonnées, en existait un autre plus trapu et aussi poilu, ne portant qu'une corne au-dessus des yeux, c'était *Elasmotherium*, qui semble être resté confiné dans les régions froides d'Europe et de Sibérie pendant tout le quaternaire, les rhinocérinés s'étant parfaite-

ment accommodés, comme les proboscidiens, des nouvelles conditions créées par les grandes extensions glaciaires.

Pendant ce petit cours élémentaire de paléontologie, le guide Goulla qui est avant tout pratique et n'a cure de toutes ces spéculations, s'affaire déjà à ouvrir le ventre de la bête et à en tirer les bons morceaux. D'ailleurs, les coups de feu ont été perçus par des individus de la brousse qui accourent bientôt, suivis peu à peu de la plupart des habitants de Koubou-Mérissé, la viande jouant un grand rôle dans leurs préoccupations.

Les officiers ont fait couper les deux pattes antérieures qu'ils désirent conserver comme trophées, et constatent que leurs trois doigts ne sont pas enfermés dans un sabot, mais que ce sont des formations unguéales, analogues à celle de l'éléphant, réduites essentiellement à une lame dorsale qui peut être assimilée aux ongles plats et simples.

Ils font également enlever les cornes avec le socle cutané sur lequel elles sont implantées et dont il serait aisé de les séparer, une rainure très nette indiquant cette séparation. On dirait positivement qu'elles y sont comme collées et qu'elles ne font pas corps avec lui, si bien qu'elles peuvent dans certains cas être luxées ou déboîtées facilement et que la putréfaction fait qu'au bout de quelques jours elles se détachent d'elles-mêmes.

Et maintenant, par la large ouverture opérée dans l'abdomen, c'est une cascade de viscères rosés, comme un édreon qui se déploie. L'estomac, qui normalement est une poche oblongue de 1 m. 30 sur 0 m. 60, a pris la forme d'une outre énorme dilatée au maximum, bourrée de branchages épineux, de débris concassés, de fruits sauvages, de rhizomes, de tubercules et de pulpe d'euphorbiacées. L'intestin grêle déroulé par les indigènes et vidé à la main, a bien une trentaine de mètres, et le côlon qui en a huit, contient toute une série de crottins dont on remarque le moulage de plus en plus accentué et parfait d'un bout à l'autre. Les derniers, prêts à être expulsés, sont un diminutif de ceux de l'éléphant, mais moins bien formés toutefois et constitués par un conglomerat des

résidus non digérés d'une alimentation essentiellement ligneuse, et dont l'animal n'absorbe guère que le 40%. De cette cascade de viscères qui ondoient, sortent, dès qu'ils sont ouverts, de grosses larves de *Gastrophilus* qui étaient fixés à la muqueuse, rosées, rebondies à souhait, longues de 4 centimètres.

Nos jeunes militaires observent tout cela au milieu du tohubohu énorme fait de tous ces noirs embourbés dans un magma de fumier et de sang, maculés, vociférant, se disputant les bons morceaux, les mangeant même crus pour être sûrs de ne pas les perdre.

La peau qui n'a guère que 7 millimètres, entre les cuisses, puis 2 centimètres à l'abdomen et plus encore le long de l'échine, a été débitée par plaques et par lanières. Ce qui ne sera pas utilisé pour les usages domestiques, sera consommé ultérieurement, longuement bouilli, ou faisandé à point comme de la bécasse.

Bientôt il ne reste plus que la carcasse. Le naturaliste amateur y compte 17 vertèbres dorsales et constate que les 5 vertèbres sacrées de cette femelle déjà vieille sont soudées entre elles, tandis que les vertèbres caudales qui lui font suite sont au nombre de 22.

Déjà des claies sont installées, çà et là, sous lesquelles des brasiers émettent la fumée âcre propre à boucaner la viande dont chacun se gorge, y compris femmes et enfants.

Demain, tous les restes osseux, peauciers ou stercoraux qui souillent le terrain, seront recouverts d'une mer mouvante d'asticots roses pondus par d'innombrables mouches vivipares bleues aux yeux rouges. Ils grouilleront par myriades, bouillonneront littéralement, et leurs vagues, croulant parfois, remonteront à l'assaut en bondissant comme mues par des ressorts.

La nuit prochaine, les hyènes et les chacals feront ripaille avec les os abandonnés, et dès le jour, les vautours, autres agents de la voirie africaine, viendront les relayer dans leur besogne d'assainisseurs de la brousse, en consommant tous les

déchets et même la terre imprégnée de sang. Le champ de bataille apparaitra jonché des plumes isabelles des vautours et de celles, fines et duveteuses, des grands marabouts, car tous ces affamés se disputeront âprement les morceaux, de la gueule, du bec et des ongles.

Nos officiers fuient ce lieu de carnage, importunés par les taons affolés et par des légions de mouches, d'abeilles et de guêpes, bourdonnant à l'envie, avides de tous ces liquides immondes qui imbibent le sol.

S'ils y repassent un jour, ils constateront qu'il n'est plus indiqué que par des graminées plus vertes, des plantes plus vivaces, et que la nature a repris ses droits sur un terrain vivifié.

Tout heureux de leur chasse au grand fauve et des émotions qu'elle leur a procurées, nos jeunes gens devisent, et se remémorent les propos de certains africains qui leur ont soutenu mordicus que le rhinocéros ne chargeait pas, mais fuyait dans la direction de l'odeur :

— Ils en ont de bonnes, dit le naturaliste, et du diable si je sais ce qui s'est passé dans la petite cervelle de notre adversaire, mais ce que je sais bien, mon vieux, c'est qu'il nous aurait proprement éventrés s'il nous avait rencontrés.

M'saragba a fuit longtemps au galop, droit devant lui, nez au vent d'est, qui souffle en cette saison. Sa blessure de l'échine est superficielle, mais assaillie par les mouches vivipares ; quant au séton qu'il porte à la cuisse gauche, il traverse obliquement le fessier moyen et le fessier superficiel, au-dessous de la hanche, ne faisant qu'un sillon aseptique dans la chair. Notre rhino l'a toutefois échappé belle, car il s'en est fallu de peu que cette balle allât se loger dans l'abdomen. Toujours est-il qu'au bout d'un temps de galop, la douleur devient plus vive et que l'animal reprend le pas, en boitant un peu.

Les coups de feu, les cris des hommes, l'odeur du sang, ses blessures, l'ont apeuré au point qu'il paraît devoir abandonner la région qui l'a vu naître. Il marche automatiquement d'une

allure lente et d'un pas balancé, s'arrêtant le jour dans quelque hallier, buvant aux mares qui subsistent dans le Bahr-Kelta, plus loin dans le Bahr-Mindjick et que lui indique son odorat subtil. Il atteint ainsi, au-dessous de Mangueigne, l'Aoukalé, où il va errer de mare en mare, dans un pays qui lui convient, et où vivent encore de nombreux congénères.

CHAPITRE III

M'SARAGBA, ORPHELIN,
CHERCHE UNE COMPAGNE

Nous sommes en 1910. Des années de calme relatif pour les rhinocéros ont passé. M'saragba est maintenant un grand mâle dans toute sa force. Il a 1 m. 65 au garrot pour 3 m. 55 de long, et son poids doit osciller entre 1.500 et 2.000 kilos. Sa corne nasale est un peu plus longue que celle de son père, et mesure 54 centimètres, ce qui est fort beau pour le centre africain, où l'on ne trouverait guère, même à cette époque, des cornes atteignant les dimensions de celles de certains spécimens de l'Afrique-Orientale. Enfin son empreinte donne 0 cm. 69 de tour. Telles sont les caractéristiques de ce bel échantillon du *Rhinoceros bicornis*.

M'saragba, depuis qu'il fréquente les mares de l'Aoukalé, en bordure du Goz-Sassoulko, a perçu fréquemment des coups de feu dus aux chasseurs arabes, mais sa pusillanimité même, depuis son aventure dramatique et ses blessures, l'ont préservé beaucoup mieux que l'agressivité stupide de ses congénères qui devraient observer plus de discrétion vis-à-vis de l'homme, leur seul ennemi.

L'autre jour, alors qu'il s'abreuvait à la mare d'Arbo, non loin d'un autre rhinocéros, des Arabes de Mangueigne ont fondu sur eux à cheval, mais tandis que M'saragba prenait la

fuite à toute allure pour s'enfoncer plus loin dans des halliers, l'autre rhino a fait front et a même foncé sur les chevaux, ce qui ne lui a pas réussi, puisqu'il est tombé, criblé de balles et de sagaies.

Cependant M'saragba éprouve depuis quelque temps les influences du rut et le désir d'une compagne... Jusqu'à ce jour il n'a pas été heureux dans ses recherches qui l'ont poussé fort loin, puisqu'il a visité en vain la région des mares d'Abdi, d'Am-Malali, de Tordat-el-Kouk, et de Haofelidj. Son caractère se ressent de ce célibat forcé, et il devient d'une humeur massacrant. Il se rabat sur le Bahr-Seïfou, qu'il suit plus ou moins en direction du sud, rencontrant parfois quelque rare femelle suitée, inapte pour le moment à apprécier ses charmes hautement eucornés, insensible à ses avances ou même carrément hostile. Décidément la reproduction de l'espèce commence à devenir difficile.

Un matin, à la mare d'Al-Breich, comme il s'avance pour boire, il sent, car on ne peut pas dire qu'il voit — il est d'une myopie de taupe — un rhino dont l'odeur est assez différente de celle de ses congénères habituels. Cet animal est en train de brouter de l'herbe comme une vache, dont il a d'ailleurs le museau tronqué et élargi. La caractéristique la plus frappante de ce colosse, haut de 1 m. 75, qui paît tranquillement l'herbe verte des abords du marécage, est bien cette grosse bosse charnue qu'il porte sur la nuque juste avant le garrot. Son corps plus puissant et plus volumineux que celui de notre M'saragba, est dépourvu de ces plis de la peau que présente ce dernier, on dirait qu'elle est tendue à bloc, tandis que ses oreilles plus larges sont frangées de poils.

Sur l'échine de ce rhino, d'un gris peut-être un peu plus clair que celui du rhino dit noir, une gracieuse aigrette garde-bœuf, *Bubulcus ibis*, procède à la toilette de son plumage d'éclipse, qui est notablement plus virginal d'ailleurs que celui de ses noces, où apparaîtront à la nuque et sur le dos notamment, des plumes saumonées. D'autres petits hérons précèdent le colosse et capturent de leur bec allongé, comme à la lance, les bestioles dérangées par ses gros pieds à trois doigts.

Le puissant animal est un rhinocéros blanc de Burchell, *Ceratotherium simum*. Il est armé de deux cornes magnifiques, la frontale carrée de la base, la nasale, mesurant au moins 65 centimètres. Ces armes n'en imposent nullement à notre M'saragba qui, encore une fois, ne les voit pas de si loin. Il prend le trot d'abord, puis fonce au galop, cornes basses, sur ce congénère qu'il ne connaît pas, qui lui déplaît d'emblée, et sur lequel il va extérioriser sa hargne d'origine sexuelle.

Le rhinocéros de Burchell, de nature placide et peu combative, qui entend et voit tout de même arriver à la charge le bolide qui corne et souffle en jet de vapeur, est saisi d'une panique intense, retrousse la queue en boucle sur le côté, à la mode des rhinos blancs, fuit à fond de train dans un nuage de poussière rousse. M'saragba freine des quatre pieds. Depuis sa blessure, pourtant déjà ancienne, il sent aux grandes allures des douleurs à la cuisse, et satisfait de cette décharge nerveuse, manquant aussi d'esprit de suite, il s'en va boire tranquillement comme s'il ne s'était rien passé.

C'est le seul rhinocéros blanc que M'saragba aura l'occasion de rencontrer. L'espèce déjà raréfiée par la poursuite effrénée des Arabes qui tuent comme un poulet cet animal vulnérable, va bientôt disparaître complètement de la région.

Un des plus curieux animaux du globe, le plus imposant après l'éléphant, qui a habité l'Algérie au quaternaire, si l'on en juge par les gravures rupestres où ses caractéristiques ont été si bien saisies par l'artiste préhistorique, va aller rejoindre dans l'histoire les colosses des premiers âges. Il manquera désormais à la faune mammalogique de notre Afrique française, où il contribuait à donner à la brousse son caractère si prenant de farouche grandeur.

M'saragba errera maintenant dans les parages de l'Aoukalé, pénétrant même assez profondément dans la région de Goz-Sassoulko, que la saison caniculaire a transformé pour quelques mois en un vaste désert, et où il découvre avec peine un point d'eau. Il en est même réduit parfois, se fiant à son instinct et à son olfaction exquise, à creuser de ses membres antérieurs dans le lit des marigots à sec où il flaire l'eau sous-

jacente, pour trouver à un mètre et parfois plus, un peu de liquide saumâtre qu'il ingurgite avidement.

Mais vraiment ce pays est rebutant, par trop desséché et notre rhino revient instinctivement à l'Aoukalé, où là, du moins, il est assuré du breuvage.

Aux heures trop chaudes, M'saragba se couche sur le ventre, musle au sol, membres repliés, à l'ombre problématique de quelque épineux, tandis que des pique-bœufs profitent de sa sieste pour l'épouiller consciencieusement.

Deux ou trois gracieuses et légères bergeronnettes d'Europe, *Molacilla flava*, d'un vert olive et aux dessous jaune d'or, se livrent activement à la chasse aux insectes autour du monstre, n'hésitant pas à se poser sur son gros ventre rebondi, quand les buphages le leur permettent. Hochant de leurs longues queues, comme c'est la coutume dans la famille, poussant quelques « psi » aigus en se poursuivant, elles offrent l'image de la grâce auprès de la monstruosité.

M'saragba, vers 16 heures, éprouve le besoin de se dégourdir. Il se dresse d'abord sur ses membres antérieurs et reste assis quelques instants sur le derrière, comme nos chiens familiers, puis humant l'air ambiant, il se remet debout d'un effort de la croupe, prêt à entreprendre une nouvelle tournée gastronomique. Mais auparavant il doit répondre aux impératifs de la nature en vidant son tube digestif des résidus ligneux d'une laborieuse digestion. Dans la position d'un chien constipé il expulse une dizaine de crottins, couleur tabac d'Orient, puis se retournant vient les flairer, comme pour se rendre compte si la matière est louable... Il en aspire avec délices, semble-t-il, les relents qui dégagent une forte odeur de pétun, et qui n'ont d'ailleurs rien de répugnant, même pour d'autres nez plus délicats.

Ce rite accompli, il fait demi-tour, et de ses membres postérieurs agissant alternativement, il écrase et disperse les marrons de la taille du poing définitivement élaborés dans son rectum, bousculant la végétation et creusant sur le sol deux sillons parallèles.

Aujourd'hui, M'saragba est tombé sur les laissées d'un

autre rhinocéros blanc, ce qu'il reconnaît immédiatement à l'odeur. S'il était observateur, il aurait d'autres indications sur l'origine de ces crottins, dilacérés sur le terrain de la même façon qu'il opère lui-même. Il remarquerait que leur contexture est plus ferme et plus fine que celles de ses propres déjections, analogues à celle des crottins de cheval, en raison de l'alimentation exclusivement herbivore de son gros congénère simus.

Plus loin, il passera vers les empreintes de cinq rhinos blancs, d'humeur essentiellement grégaire, et qui errent encore en famille dans la région. C'est même probablement un des derniers groupes de ces énormes pachydermes qui subsistent encore en territoire français et que les Goullas de Birao nomment « zoroumof ».

Mais M'saragba est obsédé par la recherche de l'âme sœur, et un beau jour, c'est le cas de le dire, il se trouve en présence d'un couple de ses congénères bicornis : un mâle très quelconque, suivant émoustillé une toute jeune femelle qui, d'après les effluves qui lui parviennent, est en plein rut. Alors, il devient comme fou ! Il conquerra la belle, coûte que coûte... Il s'approche du mâle, en branlant du chef, trépignant, soufflant et ronflant de fureur. Il essaie de régler immédiatement le différend en lui portant un mauvais coup de sa corne nasale imposante, mais l'autre veut défendre sa conquête, et bien que moins puissant et ne disposant que de deux courtes cornes tronconiques, il esquive le coup et engage le combat avec résolution. La tactique de combat est toujours la même : avant tout ne pas offrir l'occasion à l'adversaire d'avoir assez de champ pour faire un usage dangereux de son arme. Il faut donc le serrer de près, coller à lui pour ainsi dire, et cela nécessite une dépense de force et d'agilité constantes. Ce ne sont qu'affrontements, et vire-voltes opportunes dès que le contact des cornes cesse et qu'un des spadassins tente un coup latéral. En somme, ce sont les têtes des combattants qui encaissent la plupart des mauvais coups, aussi sont-elles bientôt en sang. Mais l'important est que les flancs soient préservés, car c'est bien là le point sensible, une atteinte profonde à l'abdomen étant généralement mortelle.

Dans ce combat, M'saragba plus lourd et plus puissamment armé que son adversaire semblerait devoir le dominer d'emblée, mais il n'en est rien, car ce dernier, avec ses cornes relativement courtes, n'a pas besoin d'autant de champ pour porter ses estocs que l'autre avec son long yatagan trop recourbé en arrière et qui la plupart du temps n'agit que par le choc. Aussi M'saragba prend-il une série sévère d'atteintes sur la peau rêche et grenue de sa face, où le sang ruisselle. Le combat paraît devoir durer indéfiniment, sans avantage très net pour l'un ou l'autre des spadassins. Blessés tous les deux, les coups désormais leur arrachent des cris de porcs qu'on égorge, lesquels dominent maintenant les cornages et les siffles de chaudière en ébullition qui accompagnent comme des « han » leurs efforts et leurs évolutions.

Mais M'saragba vient de réussir un magnifique coup de pointe de son yatagan. L'arme dangereuse pénètre profondément dans le poitrail, au-dessous de l'encolure, lésant de bas en haut le long abducteur gauche et mettant d'emblée son adversaire en nette infériorité, au point qu'il rompt incontinent et s'enfuit queue levée, boitant à peine, tant il a souci de s'éloigner au plus vite.

Son vainqueur, tête haute, gueule ouverte, narines dilatées, anhéant, ahuri, semble-t-il, de sa victoire, reste là quelques instants, tandis que de sa face tuméfiée s'échappent des filets de sang qui dégouttent sur le terrain.

Et comme toujours, la belle jeunesse pour la possession de laquelle il vient de risquer sa vie, est tranquillement occupée à rompre de son bec de tortue les extrémités des épineux du voisinage, qu'elle mastique sans grâce avec un bruit rude de molaires. Les pique-bœufs, qui s'étaient éloignés devant le tohu-bohu, se sont groupés sur son échine et mènent grand tapage en se disputant un champ d'opération exigü.

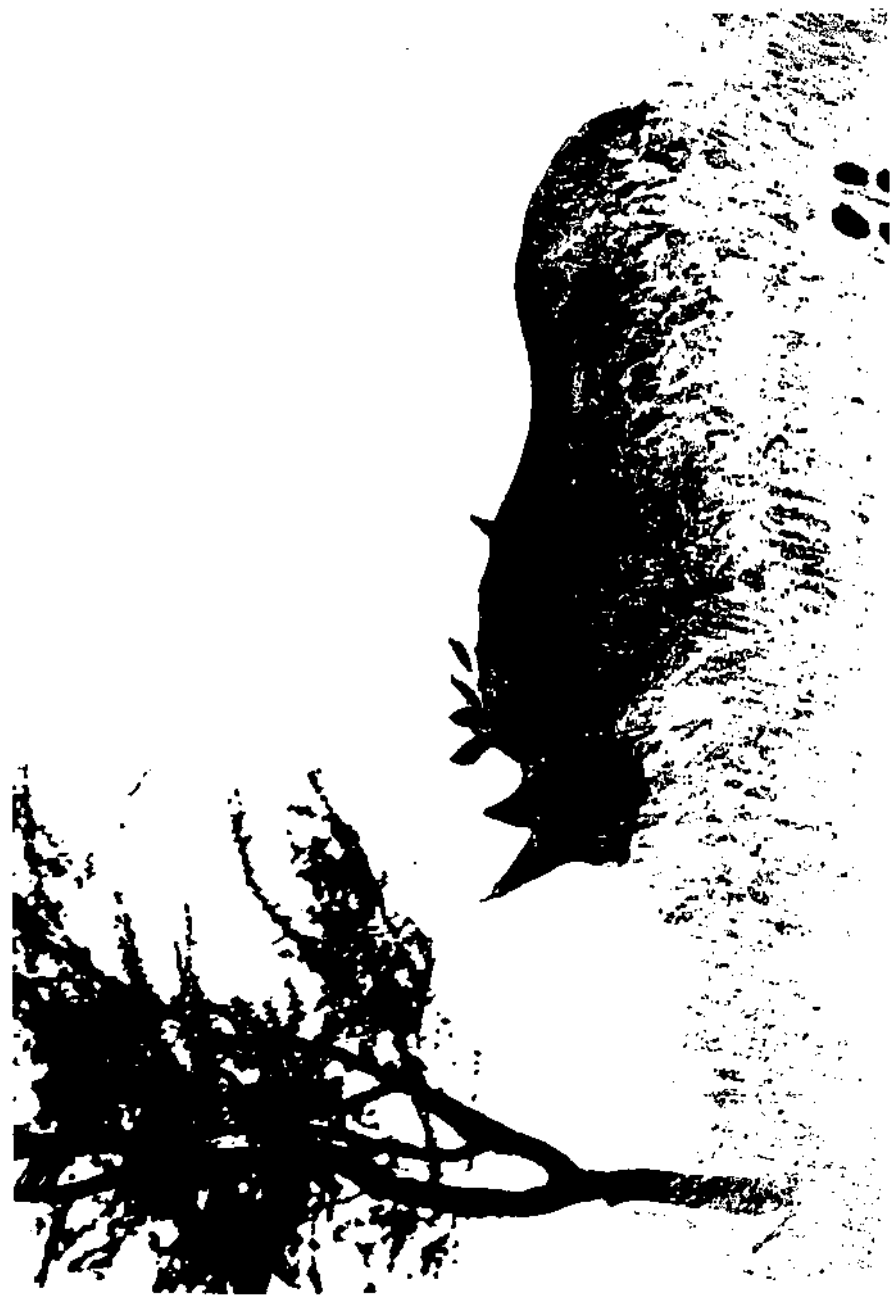
Elle est là, indifférente, absolument désintéressée des événements, ingurgitant avec des mines gourmandes les délicatesses offertes par les arbustes tortus et rachitiques de la brousse. On peut affirmer qu'elle est vraiment mignonne pour

une femelle de monstre. Mesurant 1 m. 35 au garrot, son corps est bien moulé, bien net, sa face peu ridée, les poches et les plis sous les yeux peu accentués, ses cornes petites et encore hautement chaussées, dont la frontale avec 12 centimètres et la nasale 26 centimètres, n'écrasent pas son faciès, et ne lui donnent pas un aspect trop rébarbatif ; bref. c'est une jolie femelle...

Pour ajouter à son charme spécial, elle s'est roulée ce matin à l'aube dans une mare à kaolin, et pourrait prétendre davantage au titre de rhinocéros blanc que le colosse mis en fuite dernièrement par M'saragba à la mare d'Al-Breich. Ce dernier, remis de ses efforts et de ses émotions, s'approche de la charmante créature avec toutes les grâce irrésistibles que lui inspire l'instinct de l'espèce, c'est-à-dire en soufflant fortement pour exprimer son émoi, en grognant en sourdine, ce qui peut passer pour une déclaration en règle. Il tente de flairer la jeune femelle aux points dégageant des parfums suggestifs, mais se voit repoussé à chaque tentative, comme le ferait une mijaurée tenant la dragée haute à quelque vieux marcheur...

Le fait est que M'saragba pourrait parfaitement être incriminé de détournement de mineure, ou accusé de prendre des épouses au berceau. Car il s'agit bien d'une pucelle, porteuse encore de ses molaires de lait, mais qui n'en est pas moins en pleine période oestrique et apte à être fécondée. Ses refus grincheux, ses défenses bougonnes, et les menaces de sa courte corne première qui sort ronde, droite et bien moulée de son manchon cutané hirsute, ne sont que la preuve qu'elle n'est pas encore tout à fait au point pour accueillir le mâle, et que son premier prétendant, le vaincu, ne l'a vraisemblablement pas déflorée. Pour notre M'saragba, ce n'est qu'une question de patience : « Belle Phyllis on désespère, alors que l'on espère toujours ! »

M'saragba suit maintenant fidèlement l'objet de sa flamme, et cela amène notre couple à un minuscule affluent de l'Aoukalé, le Koubo-Tamassé, complètement à sec, où nos rhinos recherchent un point d'eau. Ils rencontrent enfin une mare





DON JUAN ET SA NOUVELLE COMPAGNE.

en voie d'assèchement, remplie de bourgou et de nénuphars et où apparaissent çà et là des nappes d'une sorte de plancton rouge sang. Ils s'y abreuvent longuement et, pendant un bon quart d'heure absorbent des litres et des litres, à croire qu'ils vont faire baisser le niveau ; après quoi ils vont plus loin se vautrer dans la boue et, couverts de fange, se frottent ensuite voluptueusement, gueule ouverte, contre une des nombreuses termitières constellant cette région. Des grues couronnées, ou oiseaux trompettes, *Balearica pavonina* passent en triangle et vont s'abattre, longues jambes en avant, sur les confins du marécage, où leur cohorte forme un groupe bariolé et décoratif, tandis que, sur un arbre more voisin, deux splendides aigles pêcheurs, renversant leur tête blanche en arrière, lancent des appels discordants et nostalgiques.

C'est non loin de ce point d'eau, dans une brousse arbustive, parmi les graminées fauves qui leur arrivent au poitrail, que M'saragba et sa promise se réfugient pendant les heures caniculaires qui font danser au loin sur la plaine les nappes d'air surchauffé. C'est là qu'auront lieu les épousailles et que notre grand rhino fécondera en justes noces la délicieuse partenaire dont il a fait la conquête.

Les semaines ont passé ; la gestation s'accomplit et 18 mois plus tard, à la fin des pluies, madame M'saragba est prête à mettre au monde le fruit de ses amours idylliques. Elle cherche à s'isoler, et tandis que son époux somnole, trouve enfin un coin révé pour la parturition. C'est un hallier impossible, dans lequel elle pénètre aisément, et où elle disparaît sous de hautes herbes de près de 2 mètres. Elle y trouve un emplacement favorable, qu'elle finit par niveler en tournant et retournant sur elle-même, puis elle se couche, dolente et résignée.

Le travail d'expulsion s'opère ; elle devient inquiète, se lève et se déplace, ne se trouvant bien nulle part. Des contractions violentes mais brèves la saisissent presque toutes les minutes, et bientôt, sous leur influence, les membres antérieurs du jeune apparaissent sortant fort lentement, puis ce sont les

naseaux, et enfin dans une contraction plus violente celui-ci est expulsé et tombe sur le sol où il demeure inerte, recouvert de ses enveloppes.

L'accouchée reste d'abord immobile quelques instants, puis se retournant et ayant constaté que son nouveau-né s'agite un peu, elle déchire ses membranes fœtales et les porte à la gueule à l'aide de sa lèvre supérieure préhensile, pour les engloutir consciencieusement, faisant disparaître ainsi toute trace de l'événement et absorbant des principes excitants pour ses glandes mammaires. Elle semble maintenant fort inquiète, et ses naseaux largement ouverts interrogent les effluves.

Une heure plus tard peut-être, le nouveau-né fait des efforts pour se dresser, mais il trébuche et roule ; puis, le voici debout en équilibre instable sur ses quatre membres flageolants. Dès qu'il a pris de l'aplomb, il flaire du museau sa mère et cherche instinctivement à téter, recherches malhabiles d'abord et sans résultat. Il y parviendra pourtant à la longue et absorbera le colostrum purgatif que lui offrent deux tétines longues et rêches, entre les membres postérieurs écartés.

Comme tous les jeunes animaux dans leur bas âge, le fils de M'saragba est vraiment charmant. Il ne possède en fait de cornes que deux légères protubérances, et c'est d'ailleurs heureux pour sa mère, car lorsqu'il sollicite la lactation, il lui administre des coups de tête qui deviendraient douloureux s'il avait des cornes. Il ressemble, révérence parler, à un petit cochon de lait d'un gris très clair qui n'a guère plus de 60 centimètres au garrot et pourrait passer aisément sous le ventre de sa nourrice, bien qu'elle soit de petite taille. Il va croître lentement, la suivant pas à pas, souvent guidé par elle avec sollicitude ; cette dernière le poussant avec sa corne nasale appuyée sur les fesses ou sur les flancs.

A 6 mois, sa corne frontale n'est encore qu'une intumescence cutanée, mais la nasale apparaît déjà nettement sous forme d'un gros bourgeon mousse de 5 à 6 centimètres. Il a hérité de l'excellent caractère de ses progéniteurs et de temps à

autre esquisse des charges sans motif, allant jusqu'à s'en prendre, en guise de jeu, à des adversaires tels qu'une termitière par exemple, sur laquelle il s'amuse à foncer et qu'il larde de coups de tête, en grognant.

Le couple des adultes s'est reformé et le trio vit en harmonie, respecté par tous les animaux de la brousse qui s'écartent sur son passage. Comme il traverse aujourd'hui une étendue herbeuse où paît une grande troupe de damalisques, ceux-ci entr'ouvrent leurs rangs, s'écartant de part et d'autre à distance respectueuse pour laisser route libre à l'honorable famille. La femelle est en tête suivie de son jeune, qui braille de ne pouvoir téter, et de M'saragba lui-même qui dodeline du chef, tandis que sa vaste panse tangué au rythme de la marche et que sa queue ratée bat ses fesses avec la prétention de chasser les taons importuns.

Comme ils cheminent en direction de brousses hirsutes, non loin du Bahr-Kameur, nos rhinos se heurtent à une énorme phalange d'éléphants en transhumance, défilant plusieurs de front, les jeunes trotinant derrière leurs mères, quelques mâles dominant la troupe de leur haute stature, au milieu d'un nuage de poussière grise soulevée d'un sol pulvérulent et de végétaux réduits en cendres. Nos trois bicornis restent là perplexes, se regardant mutuellement, comme pour s'interroger sur ce qu'ils doivent faire, avec des airs ahuris et des attitudes un peu grotesques puis, tout de même intimidés, ils font demi-tour et s'éloignent en ronchonnant, queues agitées. Et leur vie monotone continue sans événements notables. Ils ont adopté un circuit qu'ils accomplissent ponctuellement, coupé de points d'eau et de brousses alimentaires.

Leur rejeton grandit lentement, tétant encore parfois sa mère quand elle le permet, mais comme le lait se tarit, il est bien obligé d'avoir recours pour se nourrir aux végétaux de la brousse dont ses incisives, une paire en haut et deux en bas, bien modestes et prêtes à tomber, lui facilitent toutefois la cueillette.

C'est dans ces parages du Bahr-Kameur que va se dérouler

une aventure dramatique. Tandis que dans une petite forêt clairière nos trois rhinos arrachent aux arbustes, *Daniella*, *Bauhinia*, *Mimusops*, *Acacia* divers, plus ou moins bardés d'épines, des branchettes qui semblent savoureuses, un relent humain vient chatouiller désagréablement leurs narines. Ils dressent brusquement la tête, tout en mastiquant rudement la cellulose, et hument inquiets les effluves, oreilles braquées dans leur direction. Tout à coup, ce sont des coups de feu, des cris, des hurlements. Un groupe d'Arabes de Birao, qui s'est approché en tapinois et à bon vent, fait irruption et crible nos bêtes de projectiles, balles et sagaies.

Maman rhino a immédiatement le réflexe de défendre son jeune, et bien qu'elle ait déjà subi plusieurs atteintes graves, charge à fond de train sur les indigènes qu'elle sent, tandis que M'saragba, qui a reçu une balle au garrot et deux sagaies dans les flancs, fonce sur un individu qu'il voit bouger, lui arrive dessus à toute allure, tête baissée, le manque, encaisse une nouvelle sagaie, et continue ainsi au galop droit devant lui, pendant un bon kilomètre.

Maman rhino, seul objectif maintenant, reçoit tous les projectiles dont disposent les chasseurs. Tantôt elle revient à son jeune, puis repart à la charge avec une nouvelle ardeur, toujours dans le vide, ses agiles agresseurs l'évitant adroitement. Elle corne et souffle, et de ses naseaux s'échappe en jet de vapeur un sang écarlate qui se pulvérise alentour. Mais, malgré son courage, ses multiples blessures font leur effet, et tout à coup elle s'effondre, les quatre membres repliés.

Le jeune qui galopait en rond, ne sachant où aller, se précipite vers le cadavre de sa mère qu'il ne veut plus quitter, esquissant une charge dès que les Arabes font mine d'approcher. Mais ces derniers ont prévu le dénouement et se sont munis en conséquence, la capture d'un petit rhinocéros pouvant être de bon rapport. L'un d'eux finit par le saisir par la queue et s'y cramponne, puis par lui introduire une patte dans un nœud coulant fait d'écorce de *Bauhinia reticulata*. D'autres se précipitent et lui passent aux membres et au cou de solides liens en peau de girafe. Finalement, malgré ses réactions éton-

nantes, d'une incroyable vigueur pour une taille qui ne dépasse pas celle d'un mouton, le fils de M'saragba est immobilisé. On lui lie les pieds deux à deux ; on coupe un arbuste dont on lui passe le tronc entre les jambes ; une lanière découpée dans la peau maternelle entoure ses reins et lui applique le ventre contre le bâton ; une seconde lui soutient la tête. Il est désormais impuissant et se contente de gueuler comme un goret.

Au premier campement de brousse, notre jeune rhino est délivré de ses liens et attaché à un piquet par une longue lanière. Chaque fois qu'un de ses ravisseurs passe à proximité dans le vent, il souffle et charge aussitôt avec fureur, et régulièrement culbute au bout de sa longe. Si son odorat paraît exquis, son ouïe bonne, sa vue semble ne lui rendre aucun service.

Jusqu'à Birao on ne pourra rien lui faire absorber, car dès qu'on lui présente une calebasse d'eau dans laquelle on a délayé un peu de farine de mil, il la renverse d'un coup de tête, ou même l'envoie à plusieurs mètres. Mais, à la longue, la faim, et surtout la soif, arrivent à l'amadouer et il finit par accepter ce qu'on lui offre, se montrant fort doux et même privé, jusqu'au jour où il sera vendu à un commerçant du Soudan anglais voisin.

Quant à sa pauvre mère, elle ne rapportera pas une somme bien considérable aux Arabes, car ses cornes pesées à Birao ne font que 1.500 grammes et en ce moment les cornes de rhinocéros n'ont pas encore acquis cette plus-value qui déchaînera bientôt contre eux une levée générale de boucliers.

M'saragba, comme on l'a vu, a galopé, galopé, traînant après lui trois lances arabes fixées à son cuir comme les banderilles des picadors à celui du taureau, dans l'arène. Cependant, en traversant à toute allure des groupes d'épineux, *Acacia*, *Bauhinia*, *Capparis*, *Balanites*, *Tiliacées*, aux écailles cotonneuses munies de poils courbes se fixant à la peau comme des capitules de bardanès, il finit par se débarrasser de ces lances qui ballottaient à ses flancs, augmentant ses blessures.

Lésions douloureuses, certes, mais superficielles, et qui n'ont pas atteint gravement notre rhino, capable d'encaisser aisément des plaies n'intéressant aucun organe vital. La balle de fusil Gras elle-même qui lui a fait un séton près du garrot, a bien décapité en son sommet une de ses longues apophyses épineuses dorsales, mais sans conséquences sérieuses.

CHAPITRE IV

PÉRIODE CRUCIALE POUR LES RHINOCÉROS

Plusieurs années ont passé. Nous sommes en 1928, et c'est ici que commence la période cruciale pour les rhinocéros, aussi bien en Afrique Orientale que dans notre Centre africain, à cette différence près que là-bas les Anglais ont réagi, que de lourdes amendes vont pleuvoir avec la saisie des armes et la confiscation des cornes, alors que chez nous, hélas, aucun frein ne sera mis à ce massacre.

La cause de cette hausse sur la corne de rhinocéros qui rapporte à l'indigène 200 francs le kilo pris sur place et atteint jusqu'à 600 francs à l'exportation, est proprement ridicule. Cette corne est considérée par les Chinois comme un puissant aphrodisiaque et aussi comme propre à confectionner des coupes à boire où les poisons perdraient leur toxicité... Il faut bien avouer que peu de trophées possèdent des vertus si éminentes !

Il est toutefois scandaleux qu'à notre époque de telles superstitions puissent amener la disparition d'une des plus puissantes espèces animales du globe. Il serait oiseux de démontrer ici l'absurdité de la croyance en une valeur thérapeutique quelconque de la corne de rhinocéros réduite en poudre à des fins physiologiques. Il n'est pas nécessaire d'avoir de profondes connaissances en chimie et en biologie pour se rendre compte que c'est une substance absolument inerte !

Toujours est-il que les commerçants européens, syriens ou fezzanais qui achètent en ce moment ces cornes, affirment qu'elles valent de l'or.

De ce jour, la guerre aux indigènes qui a cessé depuis l'occupation française, et s'est reportée sur les bêtes sauvages, va s'intensifier notablement et ce sont surtout les rhinocéros qui en feront les frais en raison de cette plus-value sur leurs cornes.

M'saragba, ballotté, de-ci, de-là, par les coups de feu qu'il perçoit fréquemment et qui, du fait de la crainte de l'homme qu'il a acquise, le font en toute hâte changer de district, mène une vie traquée et inconfortable.

Ses recherches de veuf éminemment consolable sont infructueuses et les rares femelles qui subsistent sont toutes plus ou moins blessées et impropres à la reproduction.

Pourtant les saisons des pluies amènent quelque répit à notre rhino, et l'inondation de ses terrains de parcours l'oblige à chercher une région moins humide qu'il trouve dans les parages de sa jeunesse, près des Bahr-Hadid et Keïta. Là comme ailleurs, dès la saison sèche, les chasses indigènes recommencent et, fréquemment, il se heurte dans ses tournées à quelques restes du squelette d'un de ses congénères que les termites s'appliquent à faire disparaître consciencieusement.

Les Arabes du Salamat, comme du Dékakiré, viennent maintenant chasser à cheval dans tout le pays fréquenté par les rhinocéros dont nous avons fait la connaissance antérieurement, détruisant non seulement tous ceux qu'ils rencontrent, mais aussi buffles, élans et girafes

Nombreux, résistants, braves d'ailleurs, ils affolent et pour chassent le gibier et par la ténacité de leurs poursuites, par l'agitation dont s'accompagnent leurs entreprises, ils le troublent profondément dans sa quiétude, nuisant ainsi à son alimentation, à sa reproduction, à la multiplication des individus en même temps qu'à la qualité de l'espèce.

Il serait intéressant de savoir maintenant ce que sont devenus les rhinocéros, mâles et femelles, qui hantaient dans

un certain rayon les parages sud du lac Iro, et des Bahr-Hadid et Keïta. Nous allons chercher à connaître leurs avatars.

A tout seigneur, tout honneur : Don Juan, le beau mâle que nous avons connu évinçant proprement un rival et contant fleurette à la Harpie, a certes vieilli depuis ce beau temps, mais il est fort présentable et jouerait encore de ses avantages s'il avait la chance de rencontrer une nouvelle conquête. Malheureusement, depuis quelques temps, les femelles se font de plus en plus rares, et comme M'saragba, il doit rester dans un célibat qui lui coûte et l'exaspère.

Il se promène ce matin aux alentours d'un vaste « firki » herbeux, piqueté sur les bords de buissons rachitiques et d'arbustes soudaniens, faisant lever parfois une bergeronnette ou un petit traquet tavier, *Saxicola rubetra* tandis que sur son auguste cuir six pique-bœufs s'affairent en progressant par saccades.

Tout à coup une grande harde de tétels ou bubales rouges, *Alcephalus level*, qui paissaient dans la cuvette, prennent leur galop d'animaux à ressorts et passent non loin dans un nuage de poussière. A cet instant, les pique-bœufs s'élèvent en crissant, et Don Juan, tête haute, ahuri, hume l'air pour savoir ce dont il s'agit. Il perçoit bientôt le bruit d'une troupe d'Arabes à cheval s'avançant au galop, et au lieu de fuir, brusquement animé de cette brutalité véhémement qui le caractérise, poussant des souffles en jet de vapeur, accourt tête baissée au devant des assaillants. Ceux-ci, entr'ouvrant leurs rangs pour le laisser passer, le criblent de leurs longues, lourdes et puissantes sagaies. Toutefois un cavalier en difficulté avec son cheval, qu'il n'est pas arrivé à faire vire-volter à temps, se trouve dans la trajectoire du bolide qui enfonce sa corne nasale de 54 centimètres dans le ventre de la monture, la soulevant en l'air et la traversant de part en part, tandis que l'homme, proprement vidé, se sauve, protégé par ses compagnons qui criblent le rhino de leurs armes acérées.

Don Juan, touché au cœur par un de ces fers terribles de 30 centimètres, freine soudain des quatre membres et se met

à tourner sur lui-même, en exécutant la valse de la mort, jusqu'à ce qu'il tombe foudroyé.

Ses admirables cornes, pour la région du moins, qui pèsent près de quatre kilos, vont donc rapporter à ces Arabes environ 800 francs, plus les deux autres paires qu'ils obtiendront au retour. Cette seule expédition de chasse leur aura procuré les dépouilles de 1 éléphant femelle pour six blessés, 3 rhinocéros, 1 élan, 2 girafes dont une jeune, 2 buffles dont une femelle pleine, sans compter 2 nourrissons morts de syncope en une course éperdue sous la chaleur écrasante. A noter que dans les enchères actuelles d'ivoire et de cornes de rhinocéros, ce sont ces dernières qui atteignent les plus hauts prix.

Le Spadassin que nous avons connu porteur d'une corne nasale particulièrement aiguë, et dont il usait avec brio dans les rivalités amoureuses, vient ce matin de poser un de ses antérieurs dans une légère dépression creusée sur l'un de ses sentiers habituels, et quand il veut le retirer, il le sent retenu par une sorte de nœud coulant fait de petites lattes imbriquées. Ces lattes se sont évasées sous le poids du membre et se sont au contraire resserrées quand l'animal, sentant le sol lui manquer, a cherché à la dégager. Se voyant prisonnier, le Spadassin en fureur tire tant qu'il peut et augmente ainsi le serrage du piège, fixé par une solide lanière en peau de girafe, longue de 2 mètres, à un pieu lourd, mais libre. Malgré le poids du tronc d'arbre, il l'entraîne péniblement, freiné par les obstacles, et bientôt coincé entre deux arbustes. Il reste là immobilisé, n'osant plus tirer sur la lanière, car elle lui pénètre dans les chairs, malgré l'épaisseur de son propre cuir.

Le vieux chef de Bembé sur Bahr-Hadid, qui chassait avec ses hommes dans les parages, tombe sur les traces fraîches du rhino et les suit avec la facilité d'un Setter-Gordon. Au bout d'une heure peut-être, il aperçoit l'animal immobile au milieu du sentier que ses habitudes routinières ont fini par créer à la longue. Le rhino vient de sentir les hommes, secoue la tête en soufflant, piétine sur place, s'agite et tire avec acharnement sur la laisse, dans un état d'exaspération indescriptible.

Bembé comprend immédiatement la situation. L'animal s'est pris au nœud coulant que ses hommes avaient préparé ces jours-ci ; il n'y a donc plus à se gêner et tous d'un commun accord l'entourent lances hautes le criblant de sagaies, à quelques mètres. Le Spadassin, écume aux lèvres, redouble ses efforts, saute pour se libérer et, ivre de rage, donne de furieux coups de corne dans le vide ; mais bientôt, crachant le sang à pleine gueule, il expire sous les coups redoublés de ses ennemis qui ont pu récupérer les lances insuffisamment pénétrantes. Ses belles cornes, fines pour un mâle, bien que moins lourdes que celles de Don Juan, augmenteront le stock que Bembé s'est déjà constitué et qu'un quelconque trafiquant lui payera rubis sur l'ongle à sa prochaine tournée. C'est provisoirement la richesse pour ces gens-là, jusqu'à ce qu'ils en aient complètement épuisé la source — ce qui ne saurait tarder.

C'est en juin, avant les grandes pluies, dans cette zone au sud du lac Iro, que les arbres se couvrent de leurs plus belles parures. La végétation a commencé dès mars à donner des pousses nouvelles et les graminées reverdissent. Des fleurs souvent éclatantes, des monocotylédones bulbeuses notamment, émaillent la plaine. Les abords de l'Hadid et du Ketta se parent de ces beaux épis de fleurs de l'*Acrospira*, d'un blanc nivéal, couvrant de grands espaces où le sol est particulièrement humide. Les « firki » eux-mêmes, ces grandes plaines herbeuses couvertes de *Panicum* et d'*Andropogon*, où les mares commencent à se multiplier sur ce sol argileux, présentent presque toujours, autour de celles-ci, le *Crinum pauciflorum*, dont les grandes fleurs blanches veinées de pourpre sont présentement en plein épanouissement. Ailleurs, se mêlent aux graminées un *Polygala*, à jolies fleurs bleues ou roses. Toutes ces essences en plein essor viennent orner de leur floraison magique ces somptueuses arènes. Somptueuses certes sous le soleil éclatant, car c'est toujours lui qui revêt les sites les plus ingrats de son éclat et de son charme. Et c'est bien là l'explication de l'attachement que presque tous les coloniaux éprouvent pour de telles régions qui, par ailleurs,

ne présentent qu'un agrément bien relatif. Et de fait, lorsqu'il se voile pendant de longues heures, ou pendant les tornades, ces sites deviennent aussitôt d'une tristesse poignante et sauvage.

Cette brute agressive de Misanthrope, le plus insociable parmi ses congénères, mais qui a réussi par miracle à conserver l'existence jusque-là, détesté et craint des indigènes qu'il moleste à l'occasion, déambule aujourd'hui dans cette nature printanière où il n'a que l'embarras du choix pour satisfaire ses goûts délicats. Son humeur atrabilaire a peut-être son excuse dans le fait que les bêtes sans cesse harcelées, comme il l'est, sont moins endurantes que celles qui vivent dans la paix.

Fréquemment, dans sa longue carrière, le vieux pachyderme a été en butte à des attaques de la part d'indigènes peu belliqueux, mais exaspérés par le danger qu'il représentait et dont le courage collectif n'était en somme que le réflexe de la peur.

Aujourd'hui, abandonné de tous, sa dernière femelle ayant été tuée sous ses yeux, les buphages pique-bœufs et les petits hérons garde-bœufs s'en étant allés à leurs amours, il promène sa neurasthénie jusqu'à ce que le soleil, trop cuisant entre deux tornades, l'oblige à rechercher quelque coin ombreux pour permettre à son tube digestif d'une longueur impressionnante d'opérer sa cuisine bio-chimique, qui consiste à extraire de végétaux grossiers et ligneux l'essence même de sa vie.

Insensible aux épines dardées de partout par des halliers impossibles, il pénètre dans l'un d'eux, mettant en fuite une des nombreuses panthères de la région qui y faisait sa sieste, et reste là, couché sur le ventre, tandis que grillons et cigales crissent à qui-mieux-mieux.

Une horde d'Arabes Salamat parcourt en ce moment la contrée, dont les herbes nouvelles et le terrain encore praticable permet une des dernières tournées de chasse de l'année. Cependant les chevaux pataugent et glissent, et les belles charges pour isoler quelque éléphant ou les chasses à courre sur la girafe sont bien finies pour des mois. D'ailleurs les ani-

maux tendent à se disperser devant l'inondation prochaine, à la recherche de terrains plus stables et moins imbibés.

Les empreintes en as de trèfle du Misanthrope sont nettes et fraîches. On attache les chevaux à des piquets, on édifie rapidement un abri élémentaire en dôme pour la nuit, et l'on prend la piste d'un des derniers rhinos du district. Cela conduit les chasseurs au hallier où nous avons vu se réfugier l'animal pendant les heures caniculaires.

Maintenant on aperçoit dans un trou de feuillage une tache noirâtre grande comme les deux mains, c'est le Misanthrope qui, alerté par le bruit, pousse un puissant reniflement et surgit dans un chahut violent de branches cassées ou écrasées. Les Arabes armés de fusils tirent dans la masse, tandis que les autres, lances hautes tenues à deux mains, se préparent à frapper de leurs armes terribles. Le rhino s'arrête aussitôt, déconcerté, tourne sur place, s'agite violemment, piétine avec rage, puis reprend la charge, orienté par l'odeur, et reçoit au passage plusieurs sagaies. Il n'en continue pas moins son galop fou, se lançant dans la plaine rase où les Arabes le suivent en courant. Mais, il les distance bientôt, emportant ses banderilles qui ballottent, pour disparaître au loin, queue levée.

Le Misanthrope parcourt ainsi environ un kilomètre, puis s'effondre terrassé par une syncope mortelle provoquée par des lésions viscérales et une hémorragie interne.

Après l'avoir rejoint et dépouillé de ses cornes, les chasseurs retrouvent leurs montures et passent la nuit dans l'abri, entretenant un grand feu contre les fauves. Ils prendront le lendemain le chemin du retour. La chasse a été bonne pour la saison, quatre rhinos en ont fait les frais ; toutefois cette expédition dans une contrée qui fourmille de tsé-tsés en certains points, va leur coûter un de leurs meilleurs chevaux.

Certains de ces chevaux résistent aux piqures, ce sont ceux que les Anglais nomment « salted », ce qui équivaut à « immunisés », mais beaucoup aussi en sont les victimes. Les uns sont de petite taille, de 1 m. 25 à 1 m. 30, très robustes et rustiques, d'autres, préférés par les Arabes du Salamat dont

il s'agit, qui visent plutôt la vitesse, sont plus élancés et plus grands mais peut-être moins résistants.

Le cheval, contaminé par les mouches tsé-tsé morsitans, appelées ici « boguéné », a présenté huit jours environ après l'arrivée au campement une enflure des paturons, avec un léger suintement aqueux des naseaux. Son allure est devenue moins vive que celle de ses camarades, il s'est isolé volontiers, fréquemment somnolent. Dans la suite il a maigri, ses côtes sont devenues saillantes, son ventre a paru grossir, pendant que ses flancs se creusaient. Actuellement, son poil est terne, sale, les yeux émettent un léger écoulement muqueux. Il devient de plus en plus apathique, et on pourrait constater une notable hypertrophie des ganglions lymphatiques en divers points.

Si l'on prélevait du sang, on remarquerait la présence de trypanosomes coïncidant avec des poussées de température. Certains jours on n'en trouverait pas, alors qu'ils abondaient la veille, et dans ce cas il n'infesterait pas les animaux sensibles.

Au bout d'un mois environ, ce cheval présente une enflure atteignant la partie supérieure des jambes ainsi que du scrotum, tandis que des écoulements purulents s'opèrent par les naseaux et les commissures. Enfin la respiration devient soufflante par suite de l'engorgement des naseaux et le cheval, qui n'a plus mangé depuis deux jours, s'est couché pour mourir.

Qu'est devenu le Butor, cette énorme bête qui, comme il a été dit, pourrait être pris pour un rhinocéros de Burchell, si sa peau n'était si sombre ? Il a hanté jusqu'à ce jour la région entre Singako et le Bahr-Hadid ; il est resté fidèle, relativement, à la Mégère qu'il a choisie, il y a quelques années, alors qu'elle était toute jeune. Elle lui a donné des rejetons qui actuellement volent, si l'on peut dire, de leurs propres ailes. Il la retrouve volontiers dans les périodes où elle jalonne délicatement son chemin d'odeurs suggestives et reste avec elle pendant quelques mois, jusqu'à ce qu'elle se décide à s'isoler pour mettre bas.

Aujourd'hui, le Butor chemine dans les parages du Bahr-El-

Hadid, escorté de sa compagne qui fait évidemment contraste avec lui par sa petite taille. Engagés l'un et l'autre dans une vaste plaine toute craquelée par la sécheresse et parsemée çà et là de quelques arbustes souffreteux, paysage sans grandeur et d'une monotonie profonde, ils finissent, accablés par la chaleur, par se coucher côte à côte sous l'un de ces acacias rachitiques, dont le sol parsemé d'épines leur procure sans doute la même volupté qu'aux fakirs un lit de pointes... Le petit groupe des buphages qu'ils hébergent, sautent d'un corps à l'autre, très affairés à leur travail d'épouillement, débridant parfois une boursoufflure d'où ils extraient une grosse larve d'œstre qui se tortille et qu'ils ingurgitent après l'avoir dûment frappée. Gorgés, ils restent sur les échines rugueuses, cramponnés par leurs ongles forts et pointus, le bec en l'air, surveillant les environs de leurs yeux rouges un peu hagards.

Brusquement, ils se groupent en rang d'oignons sur les échines de leurs hôtes, tous tournés dans une direction où ils ont certainement aperçu quelque chose d'insolite. Si c'était un quelconque animal ils n'auraient manifesté aucune inquiétude ; c'est sans doute d'êtres humains dont il s'agit, et les rhinos eux-mêmes ne s'y trompent pas. Cet arrêt subit dans les évolutions de leurs oiseaux parasites les alarme immédiatement, et aussitôt ils sont debout avec une prestesse qu'on serait loin d'attendre de corps aussi massifs.

C'est un sportsman européen qui chasse depuis quelques jours dans la contrée. Son pisteur arabe l'a mis sur les empreintes du couple de pachydermes et ils suivent ceux-ci depuis plus d'une heure.

A un moment donné, l'Arabe montre au blanc dans la plaine cette grosse tache sombre sous l'arbuste, qu'il qualifie d'« aboukern m'bili ». Ils font l'approche en se dissimulant derrière les rares obstacles du terrain, heureusement parsemé de quelques termitières ocre qui sont les bienvenues en l'occurrence. L'Européen qui, malgré sa myopie de « rhinocéros », s'obstine à chasser la grosse bête avec une arme d'une justesse problématique et d'un calibre trop faible, discerne mal son

objectif mais essaie tout de même de mettre en joue l'un des deux animaux. Ceux-ci, alertés par le départ brusque de leurs buphages, et non encore orientés, tournent la tête de droite et de gauche, se regardent mutuellement comme pour s'interroger. Un coup de fusil part et la balle D vient frapper, avec le « clac » d'une gifle, l'animal qui fait face, le traversant de part en part, sans qu'il accuse le coup. C'est la Mégère qui n'ayant rien d'une mégère apprivoisée, fonce sans hésiter dans la direction de la détonation et reçoit un deuxième projectile, tandis que le mâle, qui a chargé en oblique, récolte à son tour plusieurs balles de la part du pisteur. La femelle tombe, vomissant le sang, puis se remet sur pieds et encaisse tout le contenu du magasin de l'Européen, jusqu'à ce qu'elle s'affaisse définitivement hors de combat.

A l'ouverture de son abdomen on trouvera un fœtus déjà très évolué. Son trophée est toutefois bien médiocre, cette bête ne portait qu'une faible corne nasale de 30 centimètres qui paraît répondre parfaitement à cette définition d'un ancien dictionnaire des sciences: « cône », espèce de rond terminé par une pointe »...

Le Butor qui a tourné bride, s'enfuit avec plusieurs balles dans le ventre. Il galope indéfiniment, droit devant lui, jalonnant bientôt sa piste d'une diarrhée révélatrice de graves atteintes aux intestins, puis perdant ses forces, se met au pas, marchant comme un automate, sans but, torturé de coliques. Il avance ainsi toute la nuit suivante, poussé par on ne sait quel instinct de fuir les lieux hostiles, obligeant ses poursuivants à abandonner avant le coucher du soleil.

Pendant trois jours, le pauvre animal va subir l'évolution d'une péritonite généralisée, consécutive à de multiples perforations intestinales, aggravées encore par les mouvements violents du galop.

Ce matin, son attitude misérable, son ventre ballonné, ses hoquets, ses vomissements bilieux et porracés, laissent à penser qu'il est sur sa fin ; mais il marche toujours jusqu'à ce que ses forces le trahissent et qu'il tombe comme une masse en terrain découvert, agonisant pendant des heures. Des vautours





M' S A R A G B A INTRIGUÉ.

qui semblent avoir l'instinct de la mort, se basant notamment sur l'immobilité anormale d'une bête couchée en plein soleil, décrivent là-haut leurs orbes inlassables, attentifs à une fin qu'ils pressentent. Ils atterrissent enfin les uns après les autres, et c'est bien le signe que la mort a fait son œuvre. Chaloupant sur leurs pattes gourdes, pas encore sûrs du trépas, ils avancent prudemment vers le cadavre, s'aidant de leurs ailes à demi déployées, mais s'enhardissant à des indices certains comme les volées de mouches tourbillonnantes, ils s'attaquent résolument à leur proie.

Le cuir de l'animal étant encore invulnérable, ils s'en prennent aux lèvres, aux yeux, à l'anus, bref à toutes les parties molles que leur bec peut dilacérer et qu'ils arrivent à attirer à eux par fractions. Tout cela au milieu de pialements et de batailles où les plumes volent. Certains même, renversés sur le dos, opposent à leurs adversaires leurs pattes griffues qui, malgré leur faiblesse relative, n'en sont pas moins comme chez tous les oiseaux de proie leur ultime argument.

Le lamentable Butor finit par n'avoir plus de lèvres, plus de langue, plus d'organes génitaux, et son anus lui-même n'est qu'une surface cruentée par laquelle s'opère le prolapsus du rectum, sous la poussée des gaz, permettant aux vautours de l'attirer à l'extérieur pour le débiter par lanières sérieusement disputées.

Mais voici du nouveau ! Les uns après les autres, tous ces charognards, vautours à col blanc, *Pseudogyps africanus*, et petits *Necrosyrtes monachus*, s'éloignent en courant quelques pas, et déployant leurs vastes ailes, s'enlèvent lourdement.

C'est une femelle de loup africain bariolé, *Lycaon pictus*, qui passe non loin au petit trot, suivie de quatre chiots qui galopent à ses trousses, langues pendantes.

Elle s'éloigne, indifférente au cadavre qu'elle a senti, sa grosse queue blanche horizontale, tandis que celles de ses jeunes sont encore courtes et peu velues. Bientôt tous disparaissent dans la plaine fauve, formant un petit groupe compact, dûment polychrome.

Les vautours sont revenus, ils continuent leurs tentatives

d'extirper du cadavre, bien défendu par un cuir tendu au maximum, quelques lambeaux dont ils devront bien se contenter pour le moment.

Deux ou trois milans noirs, *Milvus migrans parasitus*, ramant lentement, décrivent leurs cercles au-dessus de la scène, fondant parfois par une virée sur l'aile, queue fourchue écartée, sur quelques débris qu'ils arrivent adroitement à soustraire aux charognards.

Quel est encore ce nouveau venu ? Les milans viennent de s'écarter, tandis que les vautours s'éloignent à grands pas du cadavre. C'est un gros oiseau de proie, presque entièrement couleur chocolat, à l'iris et à la cire jaune, le très rare aigle de Wahlberg, *Aquila wahlbergi*, qui arrive, ramant de ses longues ailes aux rémiges écartées comme des doigts et qui, plongeant sur le rhino, le frôle, puis estimant probablement qu'un grand chasseur ne mange que des chairs palpitantes, remonte dans la nue...

Cependant il était dit que les agents assainisseurs de la brousse n'opéreraient pas en toute tranquillité ce jour-là. Cette fois, ils ne se contentent pas de s'écarter un peu, ils vident les lieux, car ils viennent d'apercevoir de nouveaux visiteurs peu sympathiques et dont un simple coup de patte peut être mortel à des charognards. C'est un couple de lions qui arrivent de loin, avertis, par les relents, de la présence d'un rhinocéros dont les chairs se corrompent, occasion de festin qu'on ne rate jamais dans le monde des grands félins.

La lionne, couleur des herbes folles, s'avance nez au vent, queue raide et pendante, relevée du bout par un pompon noir qui oscille ; le mâle la suit, aussi clair de pelage, sa tête plus grosse portée basse, un peu velue, mais sans vraie crinière, ses omoplates saillant alternativement à chaque pas. Ils s'approchent du cadavre, le flairent, comme pour juger s'il est à point, et constatant que son cuir est encore trop dur aux fesses, s'en prennent à l'abdomen où la peau est notablement moins rébarbative. Les deux félins couchés sur le ventre, arc-boutés sur leurs griffes, étreignant le corps, s'acharnent des crocs à entamer le cuir clair qui finit par céder. Alors,

créant une large ouverture en déchirant et en étirant l'épiderme, ils mettent à nu les viscères dont ils vont se gaver. Ils mâchonnent lentement sur le côté ces organes que leurs molaires carnassières coupantes n'arrivent que difficilement à sectionner, et qu'ils avalent par fractions presque intactes, confiants en leurs suc gastriques. Repus, de leurs langues râpeuses ils se lèchent les babines sanguinolentes, ainsi que les poils tactiles qui entourent la gueule, puis ils se lèvent péniblement, et ne pouvant cacher le cadavre à défaut de couvert, s'en vont d'un pas lourd, leurs abdomens tendus et ballottants.

A la nuit, les grosses hyènes tachetées, à la croupe tombante, *Hyaena crocuta*, averties elles aussi de l'événement à plusieurs kilomètres à l'entour, arrivent une à une, en clamant à intervalles leur appétit par une plainte lugubre « hou-ou-oooh ». Elles trouvent déjà attablés quelques petits chacals, *Thos anthus variegatus*, qui expriment leur mécontentement par des glapissements, et qui s'accommoderont des débris qu'ils arriveront à soustraire adroitement.

Le silence nocturne sera troublé par les conflits entre les grosses hyènes et leurs cris affreux de mégères, les craquements des os rompus et broyés, ainsi que par les plaintes aiguës des chacals, constamment chassés du festin par leurs dangereuses partenaires.

Pendant trois jours et autant de nuits, la faune carnassière va faire ripaille sur le cadavre, dont il ne restera plus qu'une peau tendue sur quelques os. Puis peu à peu l'œuvre de destruction s'achèvera et on ne verra plus sur le terrain que quelques cubitus, fémurs ou tibias, ainsi que le crâne auprès duquel gisent les deux puissantes cornes tronconiques du Butor, détachées automatiquement de leur base cutanée. Après quoi, et comme toujours, les insectes nécrophages, puis les termites auront raison des derniers restes osseux, peauciers ou stercoraux.

Et le jeu de massacre continue, comme si la nature prononçait son verdict sur la laideur en l'éliminant...

Le Borgne que nous avons connu combatif, querelleur, d'ailleurs couvert de cicatrices, un œil perdu, les oreilles

tailladées, bref en loques, est actuellement âgé d'une trentaine d'années. Bien que n'ayant pas le galbe de son prédécesseur, il a pris à plusieurs reprises la succession de Don Juan auprès de la Harpie. Leurs rejetons ont presque tous mal tourné, ce qui ne veut pas dire qu'ils ont été indignes de leurs honorables parents, mais que les chasseurs les ont occis.

Constamment alertés par les coups de fusil, blessés à plusieurs reprises par des sagaies, les deux rhinos ont pourtant échappé jusqu'ici de justesse à la poursuite des hommes acharnés à leur perte. Ils ont quitté les parages des Bahr-Hadid et Lala devenus vraiment trop inconfortables, et sont descendus au sud-ouest dans le pays des Saras-N'gakés. Ils circulent maintenant sur un vaste plateau couvert de ces petits bois clairs qu'ils affectionnent et que les habitants nomment « kakondjio ». Ils vont y mener une vie d'autant plus paisible qu'aucun mâle ne subsiste dans la région pour disputer au Borgne sa conquête.

C'est maintenant la période où les expéditions de chasse des Européens vont se multiplier, en raison des facilités d'accès du centre africain français et de sa réputation de pays giboyeux.

Un sportsman qui vient de traverser en automobile le Sahara, a formé son expédition, son « safari » comme disent les Anglais, à Fort-Archambault, et chasse en ce moment entre le Bahr-Keita et le Salamat. Il s'est installé à Yanga sur la piste Archambault-Am-Timane et suit aujourd'hui le lit du Bahr-M'banga, d'ailleurs complètement asséché, où ne subsistent çà et là que quelques flaques bourbeuses, jalonné par des touffes de *Nauclea inermis*, dont les racines réclament une terre humide et qui ne s'éloignent jamais des dépressions. Celles-ci souvent couvertes de plaques d'herbes d'un vert cru, qui tranchent sur la teinte fauve des alentours, donnent asile à de nombreux troupeaux d'antilopes, Kobs de Buffon roux, *Adenota kob bahr-keetae*, petits bubales rouges, *Alcephalus lelwel modestus*, damalisques bruns violâtres, *Damaliscus korrigum lyra*.

Voici enfin une belle mare. A l'entour, la végétation a

pris quelque ampleur et des arbustes soudaniciens alternent avec des essences buissonneuses.

La première chose qui frappe nos chasseurs ce sont des empreintes de lions, imprimées nettement comme des cachets sur la plage argilo-sablonneuse, il y en a même de toutes fraîches. Comme le sportsman n'a pas encore réussi à approcher le grand fauve et n'a même pas eu l'occasion d'en apercevoir, son guide européen lui suggère d'établir ici un affût, pensant que, peut-être, à la tombée de la nuit, ou même pendant celle-ci qui sera éclairée par la pleine lune, il aura plus de chance. Aidés de leurs pisteurs, nos deux Européens ont vite fait d'organiser un petit abri élémentaire propre à les dissimuler, face au vent régnant, sur la rive opposée à la plage engageante où paraissent habituellement accéder les animaux venant s'abreuver.

Comme il est 16 heures, et que pour la réussite de l'affût le guide européen estime qu'il vaut mieux ne pas imprimer aux environs l'odeur des traces humaines, on décide de rester là et d'attendre patiemment, tout en absorbant un peu du thé des gourdes et les quelques biscuits des musettes.

Vers 17 heures, nos chasseurs s'installent dans leur abri, ne regrettant qu'une chose : de ne pouvoir « griller quelques cigarettes ».

Un grand va-et-vient d'oiseaux s'est déjà établi, les tourterelles sont les plus abondantes, pigeons de Guinée, *Columba guinea*, portant lunettes rouges, tourterelles maillées, *Streptopelia senegalensis*, à bavettes claires piquetées de noir, mignonnes tourterelles du Cap, *Oena capensis*, à longues queues, sans compter les nombreux mange-mil de toutes espèces. Une bande d'une vingtaine de pintades, *Numida meleagris strasseni*, au plumage noir bleuâtre parsemé de points blancs, arrive un peu à la débânde, et tandis que les unes boivent aussitôt, d'autres se roulent dans la poussière, ou bien absorbent des grains et des grains de ce beau sable rose pour accélérer la digestion d'un estomac musculeux, bourré des graines sèches de l'Andropogon. Elles donnent ainsi un petit intermède comique à nos chasseurs, qui, peu

naturalistes, commencent à trouver le temps long... Ils pensent surtout aux lions, « tirent des plans », et décident que si les fauves ne viennent pas boire, on tuera demain quelque bubale pour préparer un nouvel affût.

Le sportsman caresse avec amour son magnifique express double 475, où il a introduit deux lourdes expansives de 31 millimètres et dont la force vive de 713 k.g.m. à la bouche, laissera sur place, espère-t-il, le félin qui les encaissera...

Dans la lumière jaune de cette fin d'après-midi torride, le soleil rouge descend lentement là-bas à l'horizon dans un ciel de pourpre. Au sud, de l'autre côté de la mare, la brousse arbustive, qui a gardé un peu de fraîcheur en raison de la proximité de l'eau, donne une note de beauté sauvage à ce coin perdu de la plaine immense et asséchée.

Le soleil est à son déclin, les visites à l'abreuvoir ont cessé, nos chasseurs, fourbus d'une journée de marche, sont en proie à une sorte de torpeur provoquée par le silence, l'immobilité, la monotonie de l'attente. Leurs deux pisteurs, un grand Sara M'bangha et un maigre Arabe de Melfi, restent silencieux comme des statues, écoutent, et observent les alentours avec vigilance, sachant que les fauves viendront sans bruit, comme des fantômes sortis du sol.

A ce moment, tous perçoivent de longs froissements dans les feuilles sèches des halliers d'en face, des bruits de branchettes brisées par le passage d'un animal important, et se demandent anxieusement quel va être le visiteur. Celui-ci vient de déceler son identité par un reniflement en jet de vapeur : « bani », dit le Sara, « aboukern » chuchote l'Arabe, c'est un rhino !

Le guide de chasse a tout de suite l'idée de dire tout bas au sportsman : « changez vos balles ». « C'est juste » réplique l'autre qui s'efforce de remplacer sans bruit ses deux expansives par deux balles pleines. C'est fait... on est paré.

Mais le diable si l'on attendait en cette année 1932 la rencontre d'un de ces pachydermes encornés, déclarés par tous les indigènes comme « finis ». En effet, à toutes les interrogations posées aux Arabes, ceux-ci répondaient invariablement « Zamâni aboukern katir », autrefois les rhinocéros étaient

nombreux, à quoi ils ajoutaient aussitôt en branlant du chef : « mâfi », il n'y en a plus.

C'est bien un rhino ! Il avance et bientôt débouche en face des chasseurs sur l'espace nu qui précède la plage.

Sachant qu'une balle mal placée nuit davantage qu'elle ne sert, le sportsman attend que l'animal qui se présente de face, offre un point vulnérable. On perçoit alors de petits grognements, et un tout jeune nourrisson débouche à son tour, rejoignant sa mère. Car c'est une femelle suitée et précisément la Harpie.

Mais ce n'est pas fini ! De nouveaux bruissements dans le hallier et cette fois c'est le Borgne qui surgit, reconnaissable à son faciès tourmenté et à ses oreilles tailladées.

La Harpie atteint la plage à une quinzaine de mètres des chasseurs, et à peine baisse-t-elle la tête pour boire, qu'elle la relève aussitôt venant de flairer les traces humaines. Alors, elle hume l'air circulairement en soufflant, narines ouvertes, oreilles braquées dans tous les azimuts, la queue battant nerveusement. Il est net qu'il est temps de tirer...

Le soleil vient de se coucher et la lumière est suffisante, l'objectif est parfait bien que de face. Il s'agit d'atteindre le cœur en visant le poitrail, latéralement à la ganache, portée basse à l'instant. C'est presque du tir à bout portant.

Le coup part ! La bête saute en l'air en poussant un cri perçant, retombe sur les genoux, se relève aussitôt, fait demi-tour et galope à fond de train dans le hallier, tout en recevant dans sa masse le deuxième coup d'express. Le Borgne est parti de son côté avec bruit et cornage, on ne sait où...

Il s'agit à présent de profiter du reste de clarté pour voir ce qu'est devenu la femelle. Nos chasseurs emboîtent le pas à leurs pisteurs qui suivent la bête au sang. Cinquante mètres plus loin, la voici affaissée sur le ventre, morte. Son jeune pousse des charges en grognant dès qu'il voit les hommes, mais il est encore bien faible et rapidement immobilisé.

Le Sara a été envoyé au campement avec ordre de ramener tout le monde.

Le trophée de la Harpie, assez grêle, infléchi en arrière, est très honorable puisque la corne nasale fait 38 centimètres. Le chasseur est curieux de vérifier le trajet de sa première balle. Celle-ci tirée exactement de face, a longé le maxillaire gauche en creusant un sillon dans la peau, a pénétré à la base du cou dans la puissante masse musculaire du poitrail qu'elle a traversée, a perforé le cœur, le diaphragme, les intestins, et est venue s'écraser contre le bassin. Voilà bien une balle pour bête dure ! Et pourtant celle-ci n'est pas tombée sur place.

Comme il était prévisible, le malheureux nourrisson n'a pas fait long feu dans son existence captive, car pour suppléer au lait absolument nécessaire à son âge, on lui a fait ingurgiter des mixtures variées, allant de la farine de mil délayée aux biscuits sucrés ramollis, ce qui ne lui a pas réussi, alors qu'il devenait déjà très privé et tolérait même les familiarités d'un jeune cynocéphale qui l'avait adopté comme monture.

Le lendemain matin les chasseurs ont résolu de suivre les traces de l'autre rhinocéros, qui doit être le mâle. Le Borgne a d'abord galopé, comme l'indiquent ses empreintes dont on ne voit que les ongles et la terre rejetée en arrière, puis il a dû se calmer, s'est mis au pas, tournant beaucoup dans un faible rayon et arrachant aux arbustes des brindilles qui jonchent le sol.

L'Arabe débrouille admirablement la piste et amène tout à coup sur une masse de crottins intacts et encore tièdes. Comment le rhino ne les a-t-il pas écrasés selon son habitude ? Sait-on jamais ce qui se passe dans sa petite cervelle... Il est probable qu'il n'est pas loin et qu'il va revenir. C'est du moins l'idée du guide d'Archambault qui connaît bien les habitudes de l'animal. On décide donc de rester là pour l'attendre, dissimulés derrière de la végétation buissonneuse.

Effectivement, quelques instants plus tard, un bruyant reniement indique l'arrivée du rhino dans le dos des chasseurs, qui se hâtent de changer de position pour lui faire face. L'animal paraît sans soupçons, et bientôt on l'aperçoit

s'arrêtant parfois pour gratter le sol de son antérieur droit, puis avec deux ou trois coups de corne donnés avec la régularité d'une pioche, mettre à nu des racines imprégnées de terre, que sa lèvre préhensile arrache, secoue latéralement, pour les broyer ensuite dans un bruit rude de molaires.

Notre sportsman, le cœur battant, éprouve cette extraordinaire sensation d'être en pleine nature à proximité de la vie mystérieuse d'un énorme fauve qui ne se doute pas de votre présence. En effet, le rhino continue à avancer sans méfiance. On aperçoit son dos gris fer à travers la végétation, et on constate l'absence de ses oiseaux parasites habituels, et c'est heureux, car ils lui auraient peut-être déjà donné l'alarme.

Cependant, le Borgne vient de lever subitement la tête. Le musle haut, immobile, humant l'air en soufflant il flaire des traces humaines. Inutile d'attendre davantage. Le chasseur met en joue avec difficulté à travers les interstices de la végétation, puis tire au défaut de l'épaule, malheureusement un peu haut, car le cœur est bas. Le Borgne accuse le coup en ruant, puis il se lance à toute allure dans la direction du bruit, éclaboussant les arbustes d'une pluie de sang spumeux. Dans un état de rage indescriptible, il corne, tourne, vire, flaire les empreintes qu'il recherche comme un chien, et reçoit un deuxième projectile qui augmente encore sa fureur. Il se lance comme un fou furieux sur tous les obstacles et se heurte à deux arbustes entrecroisés qu'il larde de coups de corne, en levant et abaissant la queue comme l'escrimeur son bras gauche : « en garde », « touché » ! Mais sa corne vient de se coincer dans l'interstice, elle est violemment luxée, déboîtée, et finalement arrachée quand l'animal essaie de la dégager. Pendant ce temps il a reçu plusieurs projectiles et finit par s'effondrer sur place, laissant sa nasale entre les deux arbustes !

Ses cornes ne donneront pas un trophée bien fameux, car la première fort usée n'a que 31 centimètres et la seconde 22 centimètres.

Parmi les autres rhinocéros que nous connaissons, il en est

encore deux dont nous ne savons pas le destin : le Nabot et la Furie.

Le premier est mort de vieillesse, il y a déjà longtemps. Nous l'avons rencontré déjà vieux et, comme son nom l'indique, d'assez petite taille. Il a traîné ses dernières années pendant la période où les rhinocéros étaient relativement tranquilles, et est allé crever dans un hallier, perclus, décharné, ses cornes usées au point qu'elles ne paraissent plus que des moignons.

Quant à la Furie, elle fut blessée à plusieurs reprises par les Arabes, échappa de justesse à leurs poursuites, et s'en alla crever elle aussi de vieillesse dans la brousse sauvage, où son cadavre servit de festin aux lions.

CHAPITRE V

M'SARAGBA TROUVE UN REFUGE AU PARC NATIONAL

Nous avons laissé M'saragba dans les parages du Bahr-Hadid. Les incursions fréquentes des Arabes, en quête de cornes de rhinos, ont fini par l'obliger une nouvelle fois à quitter la région et à chercher au sud un pays plus tranquille.

Nous le retrouvons en 1936 sur le Bahr-Keita, qu'il a plus ou moins longé à distance, en direction de son embouchure dans le Chari, menant une vie essentiellement noctambule, se réfugiant prudemment le jour dans ces petits bois épineux que les Saras nomment : « dama ». Il faut bien le dire, si tous ses congénères avaient été aussi prudents, ils auraient peut-être résisté plus longtemps à la campagne d'extermination qu'ils viennent de subir. Toujours est-il que la disparition du rhinocéros est de notoriété publique et que les chasseurs européens ont abandonné tout espoir d'en rencontrer. Ce qui, entre parenthèses, diminue fâcheusement l'attrait de la chasse aux grands fauves en notre Afrique Centrale.

L'aventure suivante illustre bien ce fait que les chasseurs n'ont plus d'illusion au sujet du rhinocéros.

Un jeune fonctionnaire de l'Administration de Fort-Archambault, ayant obtenu quelques jours de congé, a constitué un petit « safari » et chasse l'antilope le long du

Bahr-Keïta. Il est muni d'une carabine Mannlicher-Schönauer de 6 mm. 7, à canons courts, arme légère et précise, d'un prix très abordable pour l'époque, tirant des balles ogivales de 10 gr. 3, animées d'une bonne vitesse initiale de 728 mètres, mais d'un calibre trop faible, même pour les antilopes, à moins d'en atteindre d'emblée le cœur ou le cerveau, bien entendu.

Il emmène un pisteur Banda, et réunit déjà à son tableau quelques appréciables trophées de cobs, waterbucks, bubales, phacochères, etc.

Il se trouve aujourd'hui près du Keïta, dans une région très favorable : des bois épineux assez aérés, alternant avec des clairières semées de grands arbres et des espaces libres couverts d'andropogon. On voit devant soi et l'on peut en même temps se dissimuler

Notre chasseur est bientôt assailli par de petits nuages de mellipones qui ne piquent d'ailleurs pas, s'en prenant uniquement à l'humidité des yeux, mais n'en sont pas moins odieux. Cependant, comme il est jeune et optimiste, il ne sacre pas trop contre la plaie de ces bestioles qui, dès que l'on s'arrête, vous harcèlent au point de rendre tout repos impossible.

Comme le jeune homme pénètre dans une futaie arbustive de *Terminalia*, *Trichilia*, *Parkia*, dans la lumière blonde du sous-bois tamisée par les folioles de tous ces arbustes au feuillage gracile et bipenné, son pisteur qui le précède met tout à coup un genou en terre et lui passe la carabine en lui montrant, à une vingtaine de mètres, une grosse masse grise : « m'saragba » !

Un rhino ? C'est impossible, ce doit être un buffle !

C'est M'saragba lui-même qui, ayant déjà entendu quelque bruit, s'est levé et fait face aux chasseurs, sans avoir d'ailleurs réalisé que ce sont des êtres humains, car ils sont à bon vent.

Fortement ému et le cœur battant, l'Européen ne doute plus de l'identité de la bête quand il perçoit un éternuement d'inquiétude et qu'il entrevoit, en s'avancant un peu, la corne nasale du pachyderme. Minutes pathétiques ! Le pisteur, les

yeux exorbités lui chuchote de tirer, et se rendant à cet avis donné avec quelque fébrilité, il ajuste comme il peut à travers les branchages et presse la détente... La balle expansive — tout à fait insuffisante pour un tel objectif, mais le jeune chasseur inexpérimenté l'ignore et n'en a d'ailleurs pas d'autres — vient de frapper le socle de la corne première de M'saragba où elle s'écrase. Celui-ci loin de fuir, comme à son habitude, pousse un ronflement et secouant la tête sous le choc, comme importuné par une mouche, accourt cornes baissées, queue droite. Entraîné par son pisteur, le jeune homme sort de l'axe de la charge, voit passer à quelques mètres ce bolide gris au grand galop et lui adresse un autre projectile qui s'écrase contre la hanche, sans autre résultat que d'accélérer le rythme de son allure.

On perçoit quelque temps les froissements du feuillage bousculé, et M'saragba disparaît au sud, lancé à fond de train. Il ne se calmera qu'après une longue course, et marchera ce jour jusqu'aux environs de Golongosso.

Les chasseurs le suivent longtemps, d'abord au sang, le supposant grièvement blessé, car la plaie superficielle de la hanche saigne beaucoup ; puis l'hémorragie s'arrête, mais les ongles restent fortement imprimés par une marche en droite ligne, assez vive. Force leur est d'abandonner la poursuite pour rejoindre le campement avant la nuit.

M'saragba est donc blessé à la hanche, la balle légère a fait expansion contre la peau, créant toutefois une ecchymose au muscle sous-jacent, et le champignon a largement déchiqueté les bords de la plaie. L'animal ne boite pas, mais souffre, et les mouches vivipares s'acharnent à déposer leurs larves sur la surface cruentée. Alerté par la course, il hume autour de lui les effluves afin de découvrir de l'eau pour s'abreuver et pour enduire de boue sa blessure. Son odorat lui indique la présence du liquide dans le sud, il se met donc en marche dans cette direction. Il traverse une vaste plaine herbeuse, irrégulièrement boisée, où son passage détermine l'écartement prudent d'une harde de katambourous, *Kobus defassa*, aux fesses blanches. Il atteint ainsi le Bahr-Aouk sur les bords duquel

il peut enfin boire à longs traits, pendant peut-être un quart d'heure, et se vautrer sur les bords en tous sens, comme un porc.

Le soleil est à l'horizon et déjà quelques hippopotames affamés montrent çà et là leurs musles au-dessus de l'eau, bâillant à s'en décrocher les mâchoires, et clamant leur appétit par des « hoùm-hon, hon, hon » profonds et nasonnés, dans l'attente de cette chute du jour qui leur permettra de sortir de leur prison liquide.

Un « tiouloup » à plastron écarlate, *Laniarius erythrogaster*, émet dans les buissons de la rive ses dernières notes de haut-bois « tu-oi-iou ».



M'saragba veut traverser, car les bords de la rivière ne lui offrent nulle part une protection suffisante, mais comme tous ses congénères il rechigne à franchir à la nage cette eau profonde et cherche un point de passage favorable. Il finit par en trouver un, que son sûr instinct lui indique, et il traverse aisément les quelques soixante mètres de la rivière, en cet endroit.

Il marchera toute la nuit, arrachant de-ci de-là sa nourriture aux arbustes, croisant les pistes profondes créées par les hippos au gagnage, où leurs quatre doigts écartés sont fortement imprimés de part et d'autre d'un bourrelet médian. Au matin suivant, notre rhino se trouve sur les bords de la Miaméré, petit affluent de droite du Bangoran, il est sauvé ! Le voilà dans le Parc National du Bamingui-Bangoran.

Agé maintenant d'une quarantaine d'années, M'saragba est un superbe représentant du *Rhinoceros bicornis* africain. On exagérerait en disant qu'il personnifie la beauté, la grâce et l'élégance, mais tel qu'il est il réalise presque la perfection du type, au moins pour le centre africain, car dans l'est cet animal peut atteindre une taille plus élevée et présenter des

cornes plus développées. Il est heureux pour l'espèce, qui peut-être pourra se maintenir dans le parc du Bangoran, qu'un aussi beau mâle vienne renforcer le nombre des quelques reproducteurs qui s'y sont réfugiés.

M'saragba mesure actuellement 1 m. 64 au garrot, car sa taille ne s'est pas accrue depuis les années où nous l'avons connu adulte sur l'Aoukalé. Toutefois sa corne nasale, dont il s'est beaucoup servi pour déterrer racines et tubercules, n'a plus que 46 centimètres au lieu de 53 centimètres, et tend à s'user plus vite qu'elle ne pousse. Son poids oscille toujours autour de 2.000 kilos ; son empreinte qui n'a guère changé, donne 23 centimètres de long sur 22 centimètres de large.

Il présente toujours des formes pleines, sa nutrition est encore parfaite, malgré un certain degré d'usure de ses molaires, et ses côtes ne saillent nullement comme nous l'avons vu par exemple chez le vieux Nabot où elles apparaissaient pareilles aux barreaux d'une grille.

Il a conservé dans l'âge mûr toute l'impétuosité de son adolescence, et s'il avait l'heur de rencontrer quelque belle, il lui démontrerait certainement toute sa valeur... Il aura bientôt cette chance, alors que depuis plusieurs années il en est réduit à une continence absolue.

Rendu nerveux et inquiet par ses blessures successives, M'saragba tend constamment l'ouïe aux bruits de la brousse. Aucun cri, aucune détonation, pas d'odeurs humaines portées par la brise, serait-il enfin au paradis des rhinocéros ?

Peu à peu ses nerfs se détendent, il s'apaise et c'est d'une influence salutaire sur ses dernières blessures. Sa corne nasale rendue si sensible par le choc d'une expansive et dont il répugnait à se servir pour déterrer les aliments, redevient peu à peu indolore et toujours solide sur sa base ; la plaie de sa hanche tend à se cicatrifier sous une couche épaisse d'argile protectrice. Quant à ses blessures anciennes, elles n'ont laissé d'autres traces que quelques cicatrices plus claires sur sa peau grise.

Quelques jours après son arrivée dans le Parc, comme il se trouve au confluent de la Miaméré et du Bangoran, M'saragba

flaire tout à coup les empreintes d'un rhinocéros. Il les suit et bientôt, contre un buisson, hume avec enthousiasme les parfums dont il a été imprégné par une femelle — en belle humeur. Guidé par ces jalons généreusement vaporisés sur les végétaux du parcours, il ne songe plus à déguster des mimosées, ni à déterrer tubercules ou racines, il n'a qu'un désir : déclarer sa flamme à une créature si attirante.

La piste remonte le Bangoran, et vers dix heures du matin notre amoureux rejoint enfin l'« objet » de sa convoitise qui s'est remise à l'ombre pour la sieste méridienne. Hélas ! elle n'est plus seule ! Un mâle attiré pour les mêmes raisons, l'a devancé, et après les déclarations d'usage et la séance des aveux, attend patiemment que l'élue réponde à sa flamme... Flanc contre flanc, les deux promis somnolent debout, avant le mariage qui se consommera vraisemblablement à la nuit tombante, quand ils iront boire ensemble la coupe de l'union au marigot voisin.

Le prétendant est un beau mâle, magnifiquement encorné et qui présente cette particularité peu fréquente de posséder deux cornes de belle venue, à peu près égales, rectilignes et parallèles, dont la première fait 51 centimètres et la seconde 48 centimètres.

En raison de sa profonde myopie et aussi de son esprit peut-être un peu borné, M'saragba n'analyse nullement tous ces détails et avance au petit trot, oreilles braquées, sur le couple monstrueux qui somnole. Sa venue provoque une émotion intense, et les deux « fiancés » lui font face dans une attitude vraiment peu engageante. Têtes hautes, conques auditives braquées en avant, branlant du chef, soufflant comme des phoques, ils accueillent très mal M'saragba qui tout d'abord va flairer la femelle pour se pénétrer de ses odeurs céstriques, tandis que le mâle fonce sur lui et lui plante ses deux poignards dans l'épaule. M'saragba a renâclé, et écoeuré il recule, cornes basses pour se protéger, puis exécutant rapidement un demi-tour fuit au galop. Décidément notre rhino n'a pas de chance dans ses aventures galantes.

Nous le retrouvons quelques jours après dans une saline

criblée d'empreintes d'animaux sauvages, où il saisit les sels purgatifs de sa lèvre supérieure, allongée comme une courte trompe. Mais un bruit de feuillage froissé dans les environs, des souffles profonds, un barrit sauvage, le mettent aussitôt en alerte, et il fait face aux arrivants qui débouchent du hallier comme un mur sombre, leurs immenses oreilles déployées en bataille. C'est une troupe importante d'éléphants qui, imposants, sûrs d'eux-mêmes, s'avancent vers la saline. M'saragba, intimidé par ces grands corps gris et d'ailleurs affligé en ce moment d'un complexe d'infériorité, cède la place et s'en va tête basse, la queue battant nerveusement.

Sa vie mouvementée lui a fait perdre les habitudes routinières de l'espèce qui reste fidèle à une région où elle accomplit presque ponctuellement les mêmes parcours aux mêmes heures, créant ainsi des sentes presque aussi bien battues que celles des éléphants, mais tout de même plus sinueuses et interceptées parfois par des arbustes souples qui reviennent à leur place après le passage. Il erre ce matin en direction de la Vassako, dans un dédale de bambous, dont il croque quelques rejets. La solitude est troublée par les cris obsédants et monotones : « tli-tli — ituhu, ituhu, tiuhu » d'un petit calao gris, *Lophoceros nasutus*, au vol sinusoidal, tandis qu'un admirable loriot d'or, *Oriolatus auratus*, dans les *Parkia* élégants, module ses notes flûtées « totuluô » si évocatrices de celles de notre loriot européen.

Presque chaque jour maintenant, M'saragba rencontre quelque congénère avec lequel il lie connaissance. Il semble que les rares rescapés parmi les rhinocéros du bassin du Tchad, dont la vie n'a été ces dernières années qu'un jeu de massacre, se soient donné rendez-vous dans ce Parc, comme s'ils avaient compris qu'ils jouiraient là d'une protection particulière. Leur petit cerveau obtus ne permet peut-être pas de leur prêter tant de perspicacité, mais le calme de cette contrée qui les change des persécutions constantes subies ailleurs, l'absence de détonations, la rareté de l'être humain, font que quelques-uns s'y cantonnent, les autres ayant de fâcheuses tendances à sortir de ses limites et à risquer leur vie.

Ces prises de contact avec des congénères ne donnent pas toujours lieu à des conflits. Ce matin, par exemple, M'saragba a subodoré un mâle, il l'a approché délibérément, ils se sont flairés au museau, queues agitées; puis estimant l'un et l'autre que ces démonstrations de sympathie suffisaient, ils ont esquissé dans le vide quelques coups de corne, comme un salut, et s'en sont allés comme les plus insociables citoyens de la brousse, chacun de son côté. Le rhino, ombrageux et bizarre, est tantôt pacifique ou querelleur vis-à-vis de ses semblables.

Boitillant un peu de son antérieur gauche, en raison des blessures de son épaule, M'saragba traverse des fourrés de bambous et va s'abreuver à une jolie plage rose de la Vassako, après quoi il s'y roule pour obturer ses plaies.

Comme tout est calme et que l'endroit respire la tranquillité, il reste là un moment allongé sur le ventre, jouissant de la fraîcheur.

De délicieux oiseaux qui s'étaient écartés devant ses évolutions lourdes et bruyantes, sont revenus à la belle plage ondulée. Ils courent à la chasse aux insectes, ou bien se recouvrent de sable comme s'ils allaient s'y enfouir. Ce sont des pluvians, *Pluvianus aegyptius*, à peine gros comme des tourterelles du Cap, d'un joli plumage mimétique isabelle, sur lequel tranche agréablement une bavette blanche cerclée de noir.

Un francolin brun à gorge claire, aux pattes rouges en arrière, *Francolinus clappertoni clappertoni*, s'avance et, au lieu de boire, s'arrête à la lisière du sable et picore du gravier comme s'il était affamé. En réalité, cette ingestion n'a pas le but exclusivement mécanique de faciliter l'écrasement dans le gésier de sa nourriture de graines sèches, mais aussi elle doit fournir au sang des principes chimiques, des sels inorganiques, des alcalis, indispensables à son organisme.

A ce moment M'saragba, toujours vautré, perçoit le crissement de ses précieux oiseaux parasites, les buphages, qui arrivent en une volée de six individus; aussitôt il est debout,

paré à tout événement. Mais les oiseaux se sont plaqués contre son corps pour opérer leur office habituel. Et cela rassure notre rhino déjà prêt à la suite.

Le soleil incendie bientôt la plage qui scintille comme du métal en fusion, M'saragba s'en va alors à la recherche de quelque remise ombreuse pour digérer son opulente ventrée de végétaux verts, dont la chlorophylle a été qualifiée de « soleil vivant ». En passant près d'un euphorbe cactiforme, il se laisse tenter encore et rompt un des rameaux qu'il semble déguster comme un gastronome le ferait d'un mets succulent. Il mâchonne cette pulpe fibreuse dont le latex âcre, acide et gluant, mousse à ses commissures comme de l'eau de savon. Il absorbe ainsi des sucres qui servent parfois aux indigènes à empoisonner leurs flèches ou à tuer le poisson dans les mares..

Il est loin de se douter qu'en cet instant un naturaliste, chasseur d'images, est embusqué à quelques pas et qu'il essaie de fixer sur la pellicule de son Leica les mines et les attitudes un peu grotesques du pachyderme quand il lèche de sa langue épaisse et lisse ses lèvres poissées, comme un enfant gourmand se régaland d'un gâteau à la crème.

Mais le vent tourne légèrement, l'odorat subtil de M'saragba saisit quelques émanations de l'Européen, et toute sa placidité l'abandonne d'un coup. Eternuant avec pétulance, tête haute, queue battante, il a d'abord des vellétés de se fâcher et de foncer sur l'odeur, mais la prudence reprenant le dessus, inspirée par les douleurs que lui infligent, malgré son endurance, les deux coups de poignards reçus à l'épaule, il préfère s'éloigner, suivi avec persistance par le naturaliste qui s'efforce de se masquer le mieux possible des six buphages qui n'ont rien décelé et se demandent ce qui arrive.

Bientôt calmé, M'saragba cherche pour la sieste quelque coin, et jette son dévolu sur l'un d'eux, déjà adopté par un vieux buffle solitaire, qu'il détermine à céder la place par son attitude décidée et peu amène. Là encore le photographe naturaliste fixera pour la postérité sa physionomie maussade, son museau encore hautement encorné, ses petits yeux bruns, élignotants, enfouis sous des paupières lourdes et marquées

en dessous par des poches et des sillons concentriques, comme quelque vieux noceur ayant abusé de la vie.

Ce sont les heures caniculaires et les animaux sauvages qui ont eu l'idée d'adopter les brousses paisibles du grand Parc, cherchent un peu d'ombre sous ses légumineuses au feuillage gracile, qui tamisent à peine les rayons du soleil.

Une imposante harde de grandes antilopes défile non loin de notre rhino qui se lève aussitôt, inquiet, mais il est bientôt rassuré par l'impassibilité des oiseaux parasites et aussi par des émanations musquées qui lui sont familières. Ce sont six femelles bellement encornées, d'une couleur café au lait clair, rayées d'une douzaine de stries blanches et qui se suivent en file indienne, ruminant déjà ; elles précèdent un énorme taureau gris souris, au chanfrein busqué et frisé de poils roux, porteur de cornes énormes et longues d'un mètre, tordues sur leur axe, et dont le fanon ballotte près de terre, terminé par une touffe noire. Ce sont des « bosobos », des élans de Derby, *Taurotragus derbianus congolanus*, dont la taille dépasse 1 m. 70 au garrot et qui rappellent davantage des bovidés que des antilopes par leur allure et leurs proportions.

Quelques instants plus tard, c'est une harde de « yagui », d'hippotragues, *Hippotragus equinus*, qui passe un peu en désordre, regagnant le couvert, tous les individus porteurs de belles cornes noires, arquées, annelées, dressées verticalement au-dessus des yeux, les robes rouannes, les faces noires à motifs blancs. Une femelle est suivie de son jeune qui geint « minhin, minhin », puis c'est le mâle, à l'encolure puissante, surmontée d'une crinière dressée, qui, à l'amble, ferme la marche et, passant non loin de M'saragba, flaire tout à coup son odeur, aperçoit sa silhouette massive, s'arrête, braque ses oreilles démesurées, montre les dents, et poussant un grognement hargueux : « rrrrahôn », rejoint ses femelles au petit trot, tout en agitant la queue.

Comme elles semblent heureuses et libres toutes ces bêtes sauvages, comme leur vie paraît belle, simple et facile dans ce sanctuaire du Parc National !

CHAPITRE VI

M'SARAGBA TROUVE UNE NOUVELLE COMPAGNE

Des saisons et des saisons se sont succédées, nous retrouvons M'saragba un peu vieilli peut-être, mais solide tout de même, et toujours amoureux du beau sexe malgré ses quarante ans bien sonnés. Ses machelières sont bien un peu usées, ses cornes se sont légèrement raccourcies par l'usage, il est amaigri, son flanc s'est creusé, mais tel qu'il est il représente encore un beau mâle de l'espèce et a conservé toute sa vigueur.

Hélas, malgré ses recherches, il n'a pas trouvé l'âme sœur de ses rêves... Il a rencontré des femelles suitées, peu désireuses de l'approche du mâle et gardant jalousement leur rejeton loin de toute promiscuité ; il en a suivi d'autres en meilleures dispositions, mais a eu affaire à des rivaux jaloux, et la seule menace de leurs yatagans a suffi à l'éloigner en ravivant ses douleurs de l'épaule.

A l'heure actuelle, M'saragba est complètement guéri. Ses plaies musculaires profondes se sont définitivement cicatrisées, il ne boite plus et une ardeur amoureuse l'étreint au point de devenir une obsession. Il se promène parfois en flairant l'air, tête haute, narines dilatées, prêt à pourfendre tout adversaire qui lui disputerait une bonne fortune.

Aujourd'hui, M'saragba vient précisément de flairer les parfums suggestifs d'une femelle en veine d'aventure, mais auprès de laquelle il décèle aussi les relents forts d'un mâle en

rut. Toute une gamme d'odeurs génitales des deux sexes le prennent aux narines et aussitôt il devient fou furieux de jalousie, au point qu'il fonce sur tout ce qui se trouve à sa portée. Avec de sourds ronflements, cornes basses, il déchiquète les mimeuses, éventre un vieux tronc abattu, entame un duel fougueux avec une termitière grise, bref se livre à une sorte de danse de guerre, incroyable de fougue et de souplesse chez un animal de son âge et de sa corpulence.

Ayant achevé de régler leur compte à tous ces ennemis, comme l'ivrogne qui dans son délire casse la vaisselle, notre rhino reprend quelque peu ses esprits et s'efforce de retrouver la piste du couple qui n'est plus jalonné, hélas, par le vaporisateur de la femelle. Cependant le passage récent des deux animaux est suffisamment affirmé par l'odeur des empreintes et celles des végétaux froissés, pour permettre à son flair subtil de suivre le trajet comme un chien de chasse.

Après une longue poursuite, il tombe enfin sur le couple près du Mihi, modeste affluent du Gribingui. C'est un jeune mâle qui dans l'optimisme et l'enthousiasme de la jeunesse a rencontré une jouvencelle et la régale en ce moment d'une espèce de tournoi un peu balourd pour lui exprimer sa flamme et l'inciter à la couronner.

Sans hésitation, M'saragba fonce à l'esbroufe sur le jeune godelureau et, ne lui donnant pas le temps d'assurer ses parades, le bouscule et lui plante à plusieurs reprises sa corne nasale, un peu mousse du bout, dans le cuir, heureusement épais et souple et qui arrête à temps quelque pénétration profonde. L'autre gueule, essaie de se défendre, mais décidément débordé par l'impétuosité de notre quadragénaire, s'enfuit en soufflant et cornant. Et il se confirme une fois de plus que l'on pourrait accuser M'saragba de prendre ses épouses au berceau !

Toujours est-il que la jouvencelle trouvant peut-être un certain côté romanesque à ce duel dont elle fut l'objet et frissonnant probablement d'un orgueil virginal devant la victoire éclatante du vieux rhino, ne le repousse nullement, paraissant accepter d'emblée ses déclarations et ses privautés. Oh ! ces

manifestations, toujours les mêmes, ne sont pas de la dernière élégance, ni de la plus grande délicatesse, comme on l'a déjà constaté, mais elles agréent à une jeune femelle de rhinocéros.

Il hume ses odeurs particulières aux deux pôles opposés du corps, il la frôle ventre à ventre, la pousse de sa corne première, tout en lui disant des mots sans doute enchanteurs sous forme de grognements ou en imitant une soufflerie de forge. Cela ne réussit pas immédiatement, mais à la longue, la femelle est mise au point voulu par la nature et cela se termine par une rude chevauchée qui assurera la pérennité de l'espèce...

La lune de miel de notre vieux beau et de sa jeune conquête va durer plusieurs semaines, jusqu'au jour où celle-ci refusera ses avances, n'éprouvant plus aucun attrait pour les manifestations érotiques. M'saragba lui-même, calmé pour les mêmes motifs physiologiques qui ralentissent l'activité des glandes internes, va suivre quelque temps sa compagne qui s'isolera bientôt pour mettre au monde un M'saragba en miniature.

C'est le début de la saison des pluies, nos rhinos éprouvent le besoin de changer d'horizon et de quitter les halliers familiers trop humides. Ils partent à la recherche d'espaces clairs où dès que le soleil daigne paraître entre deux averses, leur cuir rude se sèche rapidement. Leur instinct les pousse vers des contrées plus arides, vers des plateaux à roches ferrugineuses, qu'ils semblent d'ailleurs préférer en général aux sols mous des plaines. Ils déambulent donc sensiblement à l'est par petites étapes, tournant, retournant et musant en route, à travers un pays de plus en plus ondulé. Ils atteignent ainsi la contrée des Tambagos, vers les sources du Bamingui et du Bangoran. Ils traversent parfois d'épaisses futaies de bambous qui commencent par le bas en cannes à pêche et s'épanouissent par le haut en fumée. Dans les clairières pointent déjà les herbes nouvelles d'un vert cru entre ces tiges à demi-calcinées du dernier incendie, qui ont tout des piquants du porc-épic. Ça et là des arbustes clairsemés ou en bouquets, dont les *Lophira*, *Daniella*, *Vouapa*, *Parkia*, *Terminalia* sont les essences les plus fréquentes, parsemés de hautes termitières d'un rouge brique, tranchant nettement sur la verdure.

Aujourd'hui ils se sont roulés copieusement dans une mare sur terrain latéritique et en sont sortis enduits d'un limon rouge brique du plus bel effet. D'ailleurs ils semblent avoir le goût de la couleur, probablement par révolte contre la monotonie, car deux jours plus tard ils sortiront d'une mare à kaolin couverts d'un emplâtre d'une blancheur virginale.

Le pays qu'ils ont atteint est particulièrement riche en « kagas » sortes d'éminences qui semblent jaillir de la brousse comme des monstres préhistoriques, constitués de roches primitives, ou de grès fortement travaillés par l'érosion. La contrée prend ainsi un aspect pittoresque, mais désertique et sauvage, au milieu de laquelle errent d'un pas lourd nos deux rhinocéros, comme le faisaient il y a des millénaires leurs ancêtres disparus.

Après la tornade, encaissée stoïquement par le couple de géants bicornus, ceux-ci déambulent au soleil dans une atmosphère d'une limpidité absolue et vers le milieu du jour se mettent à l'ombre d'une belle essence en ombelle. Couchés sur le ventre comme il sied, ils digèrent avec des borborygmes la masse énorme de végétaux ligneux qu'ils ont ingérée.

C'est la saison des fleurs et au-dessus de la tête des deux monstres, de délicieux nectarinidés, *Hedydipna platura*, à la livrée d'un vert mordoré en-dessus, d'un jaune d'or en-dessous, et dont les mâles traînent deux longues rectrices médianes de 10 centimètres, butinent les calices de leur bec relativement court, saisissent les menus insectes qu'ils hébergent, en répétant leur ritournelle : « ti tie-ti-ti ti tietie ». Un énorme calao noir aux rémiges primaires blanches, *Bucorvus abyssinicus*, passe en jetant un regard indifférent aux colosses. Il déambule à pas comptés et ressemblerait à un dindon si ce n'était son bec démesuré de plus de 20 centimètres, surmonté d'un casque volumineux et tronqué.

Si nos rhinos n'étaient pas affreusement myopes, ils le verraient bientôt faire quelques pas rapides, saisir à l'entrée d'un trou de termitière un petit rongeur imprudent, et après l'avoir piqué à plusieurs reprises de sa pioche, l'ingurgiter



BAINS DE BOUE POUR RHINOCÉROS ET ÉLÉPHANTS.



L'EMPREINTE DE M'SARAGUA (DIMENSIONS RÉELLES).

Pendant que maman rhino digère, accotée au tronc d'un *Symphonia*, dont l'écorce passe pour aphrodisiaque chez les indigènes, et d'où exsude par places un latex jaune, six buphages s'affairent, agrippés à son cuir, à leurs travaux habituels, tandis que M'saragba junior qui n'aura jamais la chance d'avoir des petits compagnons de jeux, comme les pauvres enfants dont les parents n'ont pas de relations, s'amuse tout seul. Il cabriole, saute en l'air, fait mouvoir sa lèvre supérieure comme une petite trompe, prend de petits canters, queue minuscule relevée, hochant la tête de droite et de gauche comme s'il était ivre, tout en lançant parfois des ruades. Il charge les végétaux à l'entour, à moins qu'il ne fonde sur sa mère elle-même. Bref, il s'amuse beaucoup. Quand il a terminé ces petits exercices si favorables à son développement et que son appétit est aiguisé, il recherche en grognant les tétines nourricières, auxquelles il administre de vigoureux coups de tête pour solliciter la lactation.

Un coucou africain, *Cuculus canorus gularis*, dont le chant précède celui des autres coucous, module inlassablement ses « coucô », moins clairs, moins euphoniques, que les « coucou » ! de son proche parent européen. Notons que ce dernier est un hôte exclusif d'hiver de l'Afrique orientale.

« Yu, yu, yu, yu » font les minuscules moineaux soulcie, *Petronia dentata*, et un magnifique martin-chasseur, *Halcyon senegalensis*, au dos bleu et à la mandibule supérieure rouge vif, lance près de la Mandakouvou son retentissant appel scandé : « ouittt-tu, ouitt-tu ! » Mais cette symphonie pastorale où de nombreux exécutants apportent en cette saison, largo, staccato, allegro vivace, est soutenue par les roucoulements incessants des tourterelles vineuses, *Streptopelia vinacea grôtei*, dont les « kourkourou, kourkourou, kourkourou » innombrables se fondent en un murmure monotone.

CHAPITRE VII

M'SARAGBA QUITTE IMPRUEMMENT LE PARC

M'saragba senior lui, n'a décidément pas la fibre paternelle et commençant à trouver le temps long auprès de sa femelle suitée, tend de plus en plus à s'émanciper de la fidélité conjugale.

Le voici qui franchit à l'est les limites de la réserve du Koukourou et traverse de nuit la route des M'brés à N'délé, au niveau du Kaga N'dji. Oh ! il n'est pas pressé, il erre un peu à l'aventure, tourne et retourne sur sa piste, suivant tout de même le cours du Koukourou où il va s'abreuver chaque jour.

Ce matin à l'aube, il boit à la rivière et soudain renâcle en voyant sauter à l'eau devant lui un petit animal d'une trentaine de centimètres, avec une queue de têtard, comprimée latéralement, presque aussi longue que lui-même. Ce n'est pas une loutre, comme on pourrait le penser, mais une musaraigne géante, le « mouroungou » des indigènes, *Potamogale velox*, aux caractéristiques archaïques, aux yeux en têtes d'épingles et dont la fine fourrure aux reflets pourprés métalliques est très recherchée. Nageant rapidement en godillant de la queue, le petit animal disparaît bientôt, tandis que M'saragba remis de son émotion, ingurgite cette eau encore courante et jaune, dont le niveau baissera bientôt et se réduira dans quelques mois à peu de chose.

Les traces de notre rhino ont malheureusement été repérées

par des indigènes passant sur la route. Bientôt tout le pays sait qu'un « m'saragba » est sorti de la réserve et malgré les restrictions à sa chasse dont ils ont entendu parler, les noirs n'ont plus qu'une idée : l'occire ! On tâchera de se débarrasser des cornes au plus juste prix. Il subsiste bien quelque trafiquant sans vergogne du beau temps où les rhinos abondaient ici et où l'on réalisait des affaires d'or avec leurs trophées bicornus. Le vieux chef Kakomali Bottinga, des Moroubas, en sait quelque chose.

Ce sont précisément des gens des Moroubas qui ont découvert les empreintes sur la route, ils ont prévenu les leurs, et aussitôt des chasseurs sont partis à la recherche de la pièce devenue si rare. Ils prennent la piste vieille déjà de deux jours, mais connaissant les mœurs du rhino, savent qu'ils le rejoindront à peu de distance. En effet, partis au petit jour du Kaga N'dji, ils tombent vers midi sur des traces fraîches aux abords du Kaga Kourou, à quelques kilomètres.

M'saragba fait la sieste. Les herbes n'ont pas encore brûlé, et il est enfoui dans les graminées au pied d'une termitière fossile, surmontée d'un groupe d'arbustes donnant de l'ombre. Ses hôtes habituels, les buphages, ne l'ont pas suivi jusqu'ici, ayant été séduits par un troupeau d'élangs de Derby qui passait. Il est donc seul, livré à lui-même, toutefois il ne laisse pas de flairer le vent, par habitude, ayant acquis de la prudence dans sa déjà longue vie. Il est d'ailleurs bien conservé pour son âge comme nous l'ont prouvé ses prouesses galantes, et aurait au moins vécu une dizaine d'années, peut-être, si le destin n'en avait décidé autrement. Les rhinocéros de notre Afrique centrale ne finissent pour ainsi dire jamais de leur mort naturelle.

Les signes de la vieillesse sont encore peu apparents chez lui, à part les plis de sa face, un amaigrissement relatif, l'usure de ses cornes, et si l'on pouvait examiner la mâchoire, l'abrasion de ses molaires qui ont perdu saillies et crêtes. En outre, il ne pose plus ses grosses soles bien à plat, et ses empreintes ne sont plus imprimées sur le terrain comme un cachet, mais à l'instar des ours, il « traîne la savate ».

Plaqué contre la termitière, M'saragba paraît faire corps avec elle, d'autant qu'il est de la même couleur rougeâtre qu'il conserve depuis ce matin où il s'est roulé dans la glaise ferrugineuse.

Les Moroubas approchent, constatent qu'il a dispersé ses crottins, comme tout rhinocéros qui se respecte, et que cette opération est récente. Ils redoublent de précautions pour éviter un bruit intempestif et à moitié nus, rampent positivement, se glissant entre les grandes herbes avec la prudence et l'habitude de fauves guettant leur proie.

Ils sont cinq, deux sont armés de fusils, une pétoire archaïque et un mousqueton Gras, les autres ont de puissantes lances achetées aux Arabes du Nord.

Favorisés par la chance, la direction du vent et aussi par leur agilité, ces Moroubas approchent du rhino à une quinzaine de mètres, et alors que, gênés par les hautes tiges, ils cherchent à apercevoir leur gibier, celui-ci qui vient de sentir quelques effluves fugitifs de ses ennemis, se lève d'un bond, tête haute, renâclant et soufflant comme une locomotive, mais ne sachant d'où vient le danger qu'il pressent. Il offre en ce moment une belle cible à laquelle les indigènes expédient leurs deux projectiles, sans grande vitesse initiale, mais lourds et dangereux à courte distance. L'un et l'autre frappent le vieux rhino à l'abdomen, la balle de plomb martelé s'écrasant en surface contre une côte, tandis que l'autre pénètre profondément dans la masse intestinale. M'saragba, aujourd'hui excédé, fonce immédiatement sur la fumée comme un bolide et reçoit au passage trois fers de lance bien aiguisés qui s'enfoncent à leur tour dans le ventre... Traînant ces banderilles dangereuses qui ballottent, aggravant les blessures, le rhino continue au galop droit devant lui, tandis que les hampes se brisent successivement aux arbustes.

Epuisé, il ralentit, puis se met au pas, tandis que les hémorragies intestinales et l'infection provoquée par les perforations, font lentement leur œuvre.

Sa respiration devient douloureuse, son abdomen se météorise, il a du hoquet. Il souffre sans doute intensément,

mais complètement passif, car plus heureux que l'homme, il ne pense pas, ou même s'il pense, c'est trop confusément pour concevoir l'amertume du départ.

Il vient de s'effondrer près du Kaga Lili, au bout de ses forces, et attend stoïquement la mort. Il ne se rebelle pas devant l'inévitable et garde face au destin une magnifique sérénité.

Les Moroubas le rejoignent après deux heures de poursuite et le trouvent sur sa fin, incapable de se relever. Tout de même un reste de prudence les incite à ramper progressivement vers leur victime et l'un deux chuchote : « Aké dioni, m'saragba coli kota, à kouï ! »

— C'est très bien, c'est un grand rhinocéros mâle, il est mort. Et ils lui adressent presque à bout portant deux coups de feu dans la masse, qui l'achèvent.

Ainsi finit M'saragba, un des derniers représentants des rhinocéros qui erraient par milliers il y a quelques décades dans le bassin du Tchad, avant la vague de folle destruction qui les a emportés.

Désormais on ne verra plus ces animaux étranges et mystérieux, ces géants bicornus dignes de figurer dans l'ontologie des monstres et qui nous reportaient à l'époque des cavernes. Leurs ultimes descendants sont pour le moment confinés dans le Parc du Gribingui-Bamingui-Bangoran, où il faut l'espérer, on saura enfin les protéger contre ceux qui sont acharnés à leur perte, surtout les Noirs, ces enfants primitifs qui ne pensent qu'à leur attrait pour la viande, et les Arabes dont l'instinct de destruction et de pillage ne se réfère qu'au profit immédiat.

Les armes à feu, qui se sont singulièrement multipliées ces dernières années dans notre Afrique française, après avoir pratiquement rayé le rhinocéros de la liste de sa grande faune, menacent tous les animaux du bassin du Tchad.

On parle beaucoup de tourisme en Afrique Centrale, mais quand toute la grande faune qui l'anime aura disparu pourrât-on encore en parler ? Tourisme pour voir quoi ?

— Et bien, mais... le fameux lac Tchad par exemple. Ce doit être impressionnant de considérer cette immensité lacustre !

— Le Tchad ? Un océan de roseaux et de papyrus qui vous masqueront sur des kilomètres le peu d'eau libre qui y subsiste, et qui d'ailleurs menace de s'écouler à l'Océan, un jour, par la Bénoué anglaise...

Le pays même de M'saragba ? De grandes plaines fauves, mornes, au sol craquelé, semées d'arbustes souffreteux et rabougris ou de brousses hirsutes qui sentent le vieux rat ; où l'on est harcelé par les mellipones qui vous empoisonnent l'existence, où l'on est constamment en proie à la soif par manque de points d'eau, tout cela sous un soleil implacable, alors que les détails du paysage disparaissent sous une brume déclarée lyriquement bleuâtre, et qui n'est qu'un voile gris !

— Admettons ! Mais il pleut bien dans ce pays ?

— Bien sûr ! Mais quand il pleut, toute la contrée devient impossible, parce que transformée en marécage.

— Allons, il y a encore de bien belles choses à voir, les indigènes par exemple, notamment les femmes à plateaux.

— Ces ornements curieux mais barbares, sont dorénavant interdits et il n'y a plus guère que de vieilles femmes qui y soient restées fidèles. Partout les populations autochtones tendent plus ou moins à abandonner leurs coutumes ancestrales, à se vêtir d'oripeaux, alors qu'elles étaient si pittoresques et souvent si belles dans leur nudité. Il existe même ailleurs des régions où les indigènes ont délaissé leurs huttes originales pour se construire des demeures en torchis, inspirées des habitations européennes, peintes à la chaux, avec fausses portes et fausses fenêtres, et d'où on les voit sortir vêtus de défroques lamentables !

Non, ce qui fait l'attrait prenant, indéniable de l'Afrique, ce qui fait passer allègrement sur tous les petits supplices quotidiens qu'elle inflige, et trouver merveilleuse sa nature fruste et souvent banale, ce sont ses animaux sauvages ! Ces animaux que l'on sait là, si on ne les voit pas, mais qu'on

espère apercevoir ou photographier si l'on est naturaliste, tirer quelque jour, si l'on est chasseur.

Encore une fois, quand les savanes africaines n'auront plus les grands animaux qui en font l'attrait et la parure, on n'entendra plus parler de leur charme.

C'est contre une telle éventualité que les savants et les amateurs de la nature, peut-être l'élite des nations, ont voulu réagir, en créant pour la flore et la faune des refuges intangibles qui échapperont ainsi à cet utilitarisme borné dont la barbarie vient d'acculer le rhinocéros au seuil d'une irrémédiable extinction.

DIAMOUS

Buffle du Centre Africain